LA REVUE THÉÂTRALE

Abonnements & Vente à la Librairie du FIGARO
26, Rue Drouot - Paris
Nouvelle Série - N° 14
Prix net..... 1f 50
Etranger..... 2 "

Cl. Cautin & Berger

Mlle Marianne FLAHAUT
Azucena dans LE TROUVÈRE

LE FIGARO

GRAND JOURNAL INDÉPENDANT A SIX PAGES

DIRECTEUR-GÉRANT : Gaston CALMETTE

CHRONIQUEURS :

Emile Ollivier, Victorien Sardou, Jules Claretie, Edmond Rostand, de l'Académie française;
Marcel Prévost, Maurice Maeterlinck, A. Claveau, Georges Ohnet, Jules Roche, Emmanuel Arène, Alfred Capus, Maurice Donnay, Gaston Deschamps, Edouard Rod, Etienne Grosclaude, Abel Hermant, Paul Strauss, Francis Chevassu, Ernest Daudet, Francis Jammes, Fœmina, Henry Bordeaux, Pierre de Coubertin, Gabriel de La Rochefoucauld, Le Passant, etc.

Le Figaro publie chaque samedi une page de musique.

Le Salon des Abonnés créé par la gérance actuelle, est le rendez-vous de tous les abonnés et amis du grand journal mondain, qui peuvent y faire leur correspondance et y trouver tous les journaux étrangers, les renseignements utiles à leurs achats, téléphone, télégraphe, etc. Trois à quatre fois par mois, des concerts intimes sont donnés dans ce Salon des Abonnés que décorent d'élégantes vitrines où figurent les dernières créations du commerce et de l'industrie parisienne.

PUBLICITÉ

La publicité du **Figaro** est la plus recherchée parce qu'elle est lue par le monde élégant dans tous les pays.

ABONNEMENTS DU " FIGARO "

Paris, Seine et Seine-et-Oise : **60** francs par an avec la prime mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — — Six mois : **30** francs. — Trois mois : **15** francs.
Départements : **75** francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— Six mois : **37** fr. **50**. — Trois mois : **18** fr. **75**.
On s'abonne dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie
Étranger (Union postale) : **86** francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — Six mois : **46** francs. — Trois mois : **21** fr. **50**
Les changements d'adresse se font sans supplément de prix. Il suffit d'envoyer une bande d'abonnement

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, PUBLICITÉ ET PETITES ANNONCES
à l'Hôtel du " Figaro ", 26, Rue Drouot, PARIS

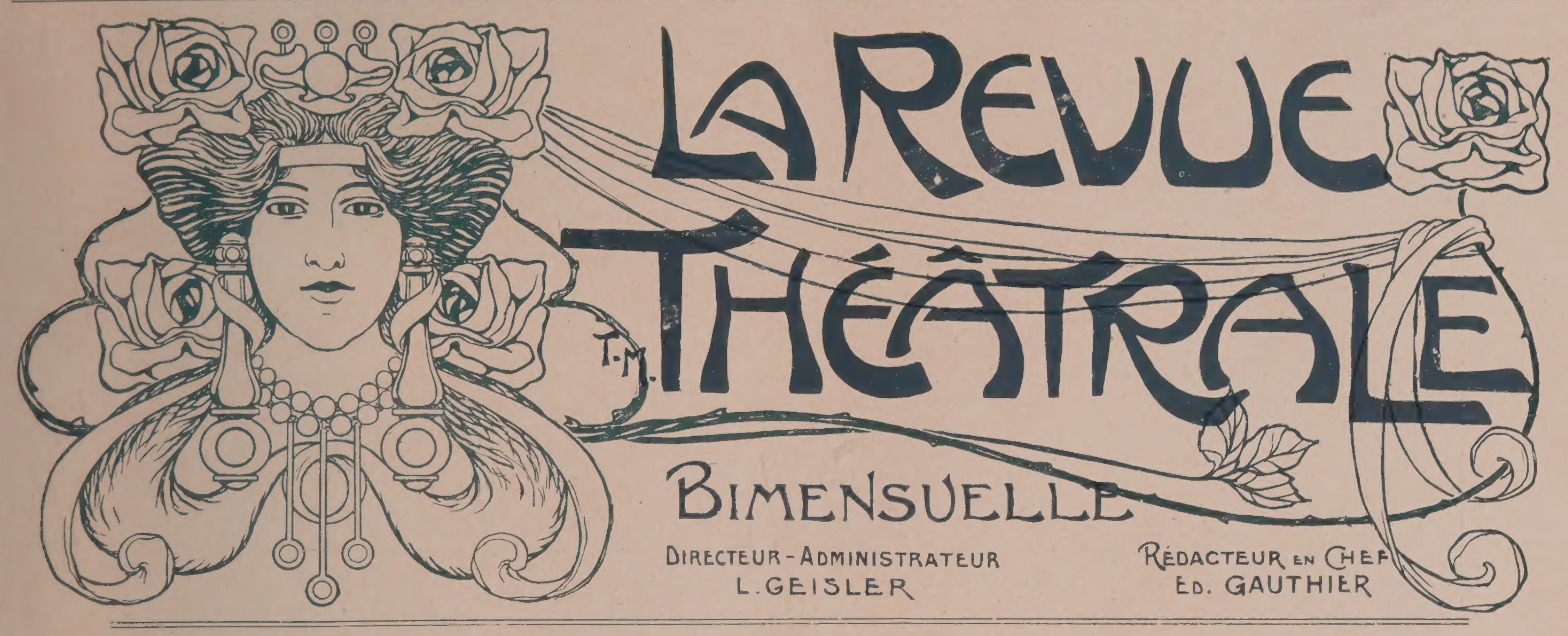
Le **FIGARO-MODES** *mensuel est servi* **GRATUITEMENT** *à tous les abonnés d'un an du journal* **LE FIGARO**
(Prix du numéro : **2** fr. net; à l'Étranger : **2** fr. **50**.
Abonnement **22** fr.; Départements, **24** fr.; Etranger, **28** francs).

Le **FIGARO ILLUSTRÉ** *mensuel, superbe revue artistique avec nombreuses planches en couleurs. Cette année — qui est la vingt-deuxième depuis son apparition — la direction du* **FIGARO** *a fait de nouveaux sacrifices pour augmenter encore l'éclat de cette magnifique publication. La direction en est confiée à M. Roger Milès, notre éminent collaborateur; nous nous sommes également assuré le concours de MM. Henri de Régnier, Romain Coolus, Georges Lecomte, Pierre Veber, Ch. Henri Hirsch, etc., ainsi que celui de l'élite des peintres contemporains.*
(Prix du numéro : **3** francs net; à l'Étranger : **3** fr. **50**.
Abonnements : **36** francs par an pour la France et **42** francs pour l'Étranger).

REVUE THÉATRALE

SOMMAIRE DU NUMÉRO XIV

ABONNEMENT D'UN AN : France : **36** fr. Étranger : **48** fr. Le numéro : **1** fr. **50**. Étranger : **2** fr.
Vente et abonnements à la Librairie du Figaro, 26, rue Drouot.



Abonnements :

Un an : Paris .... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Etranger .... 48 fr.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris
Téléphone 271-94

ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
Couture, opérateur

Abonnements et Vente :
LIBRAIRIE du *FIGARO*, Hôtel du *Figaro*
26, Rue Drouot — Paris.

Pour la Publicité
S'adresser 60, rue de La Rochefoucauld
Paris (IXe)

Le Numéro
France .... 1 fr. 50
Etranger .... 2 fr. »

Bavardages de Théâtre

C'était le soir de la première du *Paon*. Mlle Leconte défaillait, M. Prudhon demeurait maître de lui-même, mais une pâleur extrême attestait son trouble. M. Francis de Croisset ne dissimulait pas son anxiété et M. l'Administrateur Général, après avoir constaté avec une philosophie souriante qu'il est des fatalités contre lesquelles nulle précaution ne prévaut, consultait sa montre avec mélancolie.

Il s'agissait de savoir si la première du *Paon* serait donnée ce soir-là, tout simplement. Et M. de Croisset, qui pensait n'avoir plus rien à apprendre des retards que peut subir une première, était tout près d'invectiver les Dieux en vers libres et brisés.

Et tout cet émoi venait de ce que Doucet n'avait pas renvoyé au théâtre le corsage de Mlle Leconte, que celle-ci lui avait imprudemment confié, après la répétition générale, pour quelque retouche superflue. A l'instant précis où l'abattement succédait à l'exaspération, le corsage fit son entrée dans la loge de Mlle Leconte, et le *Paon*, remis en possession de ses plumes, s'en fut gentiment pavaner sur notre première scène nationale. La joie du succès fit oublier cette demi-heure d'angoisse.

Le « Paon », IIe Acte.

Un pareil incident est de règle, un jour de répétition générale ou de première : il n'a pas toujours le même retentissement parce qu'il ne s'agit pas toujours de Mlle Leconte, de M. de Croisset et de la Maison de Molière, mais celui qui n'a pas guetté dans les escaliers, sur les seuils ou dans les rues, quelque corsage, quelque jupe ou quelque maillot inexacts ne saurait prétendre à faire vraiment partie de la confrérie dramatique. Une jeune femme pâmée, une mère au désespoir, un régisseur « que ça n'étonne pas » et un ami qui propose de faire une annonce, tels sont les acteurs habituels de cette comédie classique dont nos couturiers de Paris sont les auteurs inlassables.

Ils ne réservent pas, d'ailleurs, à leurs seules clientes du théâtre les battements de cœur de l'attente, et c'est pour eux un délicieux passe-temps que de supplicier les mariées qui vont à l'autel et les demoiselles qui vont au bal.

De sorte qu'il y a lieu de penser, en définitive, que les grands couturiers agissent envers nous à la façon de ces maîtresses avisées qui, pour mieux faire apprécier leurs charmes, arrivent au rendez-vous à l'instant précis où l'amant s'impatiente et va s'éloigner.

Paul GAVAULT.


Le « Paon », IIIe Acte.



Mlle Dauville. Mlle Cassive. M. Liézer.

CHRONIQUE DE QUINZAINE

AMBIGU : Les Cambrioleurs de Paris, *pièce nouvelle en cinq actes et huit tableaux; de MM. Kéroul et Gardel-Hervé.* — **COMÉDIE-FRANÇAISE**, pour le Centenaire de la naissance de George Sand : *Représentation de* Claudie. — **GAITÉ** : *Reprise du* Lycée de Jeunes Filles, *et clôture.* — **COMÉDIE-FRANÇAISE** : Le Paon, *comédie en trois actes, en vers, de M. Francis de Croisset.* On n'oublie pas..., *pièce en un acte, en prose, de M. Jacques Normand.*

Dans la *Bâillonnée*, il était un comte de Revel, orgueilleux intraitable qui, durant quatre actes, s'entêtait sottement à répudier sa bru. Au contraire, les *Cambrioleurs de Paris* sont causés par le remords fébrile d'un repentant comte de Nersant qui, pendant le même nombre d'actes, s'emploie à recouvrer la jeune demoiselle, fruit d'une passade de son fils défunt pour une petite ouvrière que lui, comte, ne put s'empêcher de maudire. — Il est juste d'observer qu'afin de satisfaire au reproche lancinant de sa conscience, celui-ci n'évoque pas moins de rubriques mélodramatiques que celui-là n'en provoquait pour la sauvegarde de sa fière manie.

Par les temps qui courent, les fauteurs d'histoires d'Ambigu mettent un peu trop de virtuosité à pincer toutes les fibres de leur public; ils semblent s'efforcer à la résolution d'une gageure qui les aurait défiés d'utiliser les mille et un trucs du mélo dans une seule action. Le Rêve fantasmagorique, le Réchaud asphyxiant, l'Orpheline victime de l'adversité bourrelle, la Logeuse pitoyable, l'Anglaise impassible, la Canaille empesée et la Pègre au cœur d'or : ils emploient tout; ils ne nous font grâce ni d'une variété d'Apache ni du plus petit prétexte émotionnel...

Qu'importe la logique pourvu qu'on ait l'plaisir... Ainsi pensent les Galeries romanesques. Parfaitement, mais à besogner de si terrible façon, quel imprévu laissera-t-on à l'avenir dramatique du boulevard Saint-Martin?

Donc, le comte de Nersant maudit la méprisable passion de son fils. Celui-ci mourut à peu près de chagrin, et, bientôt après, l'humble qu'il avait aimée s'en alla au cimetière laissant, seule au monde, une petite fille... Le temps passa, le comte vieillit et du regret lui vint. Il eut vif désir de retrouver l'enfant inconnu, souvenir vivant de son fils, et, à cette fin, munit de pouvoirs et d'argent certain Louvard — l'agent véreux des mélodrames. Ce Louvard chercha ou ne chercha pas, mais, pour prouver son zèle, s'avisa-t-il point de cueillir sur le trottoir du Jardin-de-Paris, en guise d'enfant perdu, une jeune empanachée?

Justement, la suave Léda de Folleville venait d'être lâchée par un entreteneur inconstant et se trouvait fort en peine pour satisfaire aux sollicitations instantes de sieur Raoul Raistol, son cher ami : une « frappe » déterminée, mais allurée et élégante. Léda de Folleville accepte gîte au giron du vieux comte. Ses façons bizarres de môme Crevette en déplacement, son langage fleuri ne sont pas sans froisser M. de Nersant, mais le gentilhomme accepte comme une manière de châtiment le dévergondage de cette petite, causé, suppose-t-il, par son égoïsme de naguère. Soucieux d'assurer la position de son héritière, il songe la marier au fils du marquis de Pommerol : un vieil ami établi par delà les mers. En attendant que ce fiancé lui vienne des Iles, la Suzette bénévole rencontre son Raoul et le met, vous pensez bien, au fait de la situation. Là-dessus, le chéri de ruminer un plan qui aurait pour effet la disparition subreptice de Pommerol, auquel il se substituerait : projet ingénieux qui réussirait sans une inattendue crise d'honnêteté dont est prise la Folleville.



Mlle Cassive (Léa de Folleville). M. Etiévant (Raoul Raistol).




M. Morton M. Villa

Clichés Revue Théâtrale.

Cl. Rev. Théât.



Mlle Harlay (Suzette). M. Schoeller (Gilbert). Mme Canti (Mme Rousselet). M. Bartel (Ct Gombart).

Eberluée par la splendeur d'énormes cabochons que lui offre Raoul, la belle tient à en connaître la provenance. Elle croit entendre que ces pierres furent extraites au monsieur lointain, dès son débarqué du paquebot, et elle se fâche et elle crie. Injures, menaces, intervention réprobatrice des « pégriots » de Raoul, — filous malins mais répugnant au meurtre, — survenue du commissaire : le grand jeu.

D'autre part, dans une sinistre mansarde, la vraie Suzette, éseulée à la suite d'un lâchage d'amour, tentait naïvement de se suicider. L'inopinée chutée des toits de providentiels « monte-en-l'air » la sauvait de l'homicide charbon; bien mieux, le couple chenapan Poil-de-Brique et Ver-de-Vase se constituait le chaperon de la demoiselle et l'acheminait sûrement vers son noble ancêtre qui, après la décevance de ses espoirs égarés sur Mlle de Folleville, accueillait sa réelle petite-enfant, vous supposez avec quelle joie.....

Naturellement, Mlle de Nersant épousait le jeune homme de ses rêves; pour Mlle Léda, elle subissait le sort mélancolique et solitaire que l'Ambigu réserve aux demoiselles point sages, mais dont la droiture sert au triomphe de la vertu.

Ceci est le principal de l'affaire : le détail comporte une infinité d'accessoires pittoresques et de suggestifs tableaux : crépage en règle au Jardin-de-Paris; évolutions de Poil-de-Brique et de Ver-de-Vase — Cocardasse et Passepoil de la cambriole; — convent de « chevaliers de la Pince », égayé d'une chanson dont l'écho égalera celui d'une valse fameuse; scène des deux Suzettes. Que sais-je? une ruée de situations captivantes à laquelle le public attache certainement de l'intérêt, car la pièce réussit fort.

Cl. Rev. Théât.

M. Liézer (Louvard). Mlle Cassive (Léa de Folleville). Mme Dauville (Florence).

Les *Cambrioleurs de Paris* sont d'ailleurs présentés dans les meilleures conditions et leurs nombreux emplois se trouvent dévolus à des actrices jolies — voire célèbres — et à des comédiens expérimentés. — Mlle Cassive, très en beauté, meut aisément dans tant de noirceur la crânerie et la gaîté de demoiselle Léda de Folleville; Mlle Harlay personnifie avec beaucoup de charme Suzette la désespérée; Mmes Canti et Moïna Clément tiennent remarquablement des offices sauveurs; Mlle Dauville a de l'autorité, et les autres interprètes dames témoignent de bonne volonté et d'agrément. — M. Laroche donne grande allure au comte de Nersant; M. Etiévant est élégant, fat et féroce; MM. Morton et Villa composent le duo Poil-de-Brique—Ver-de-Vase, dont le succès est fou; M. Bartel a une robuste silhouette de vieux commandant; à M. Liézer revient la tâche louche du Louvard, monteur de coups.

Avant sa clôture, et comme pour défier à la fois la guigne et la chaleur, la Gaîté osa, en rodomontade, un retour du *Lycée de Jeunes Filles*, dont la joie date de vingt-trois ans. La Grenouillère est défunte, la classe Cavenecadas est veuve d'attraits, les idées de Simplice sont devenues lamentables. Bien vite, donc, il a fallu battre les portes sur Raoul de Vol-au-Vent, Barbignac, Gâteclou, Flampin, Polymnée, Tambourine, Titine et Raquette.

La Comédie-Française a clos le cycle de ses manifestations dramatiques sur deux pièces intéressantes, sinon sur deux parfaits spectacles : *Claudie* et le *Paon*.

Claudie se joua en l'honneur de George Sand, tandis que l'on exaltait le centenaire de cette femme illustre : au Luxembourg par l'érection d'une maquette temporaire simulant le marbre qui perpétuera son image, plus tard, et à Nohant, par des rondes menées au son des musettes. — Cette *Claudie*, c'est une aventure toute simple et vraiment touchante; mais à juger sa morale si bénigne, si généreuse, si pardonnante, l'on vient à se demander si les ruraux qui lui servent de truchemans sont foncièrement capables d'aussi beaux sentiments. Et l'arrangement de théâtre qui garde de tout imprévu ces types un peu conventionnels et construits exprès ne fait qu'ajouter à l'importance de cette considération d'ordre général. Les Berrichons de *Claudie* ont l'air de villageois de fresques, de paysans de Millet. La doctrine de la pièce s'exprime par une interprétation trop factice. Je sais bien qu'il faut tenir compte de l'ambiance philosophique qui régentait l'époque où l'ouvrage parut, mais comme on nous donne cet ouvrage à juger aujourd'hui...

....Dans une ferme du Berry, sur la fin des blés, l'on s'apprête, selon l'usage, à fêter la « gerbaude », c'est-à-dire, l'octroi patriarcal qui sera fait de la plus grosse gerbe, augmenté de quelques présents, au plus vieux des moissonneurs employés. Les acteurs en cause sont : la Grand' Rose, propriétaire de céans — belle et coquette — les fermiers d'icelle, père et mère Fauveau — gens âpres — leur fils Sylvain — brave garçon — plus un Denis Ronciat, du village voisin, qui

Cl. Mathieu Deroche.



Mme Pierson. Mlle Pierrat.

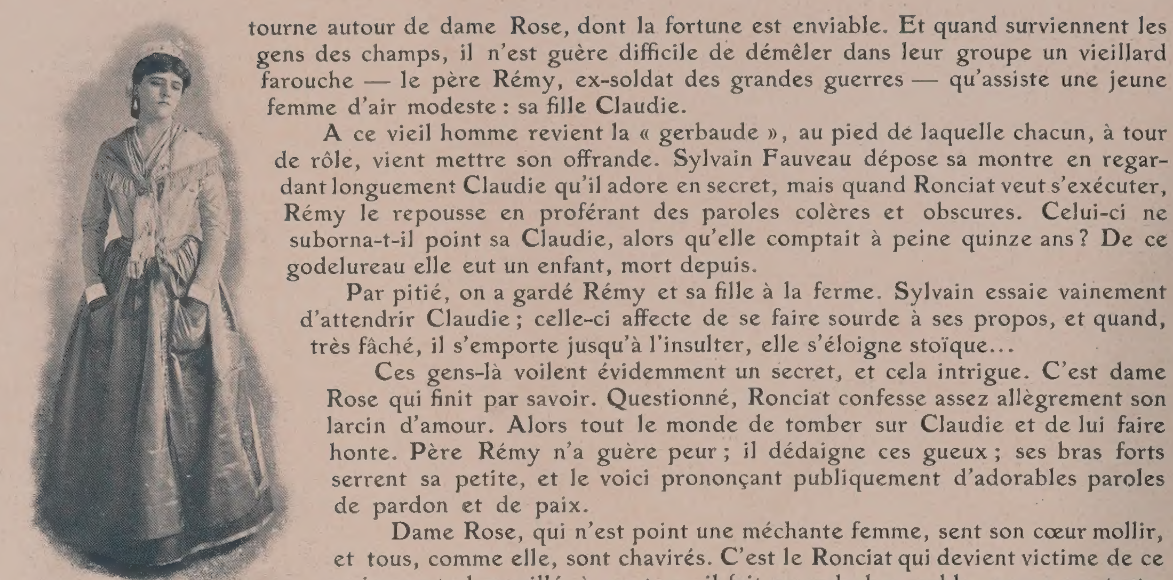
« On n'oublie pas... »

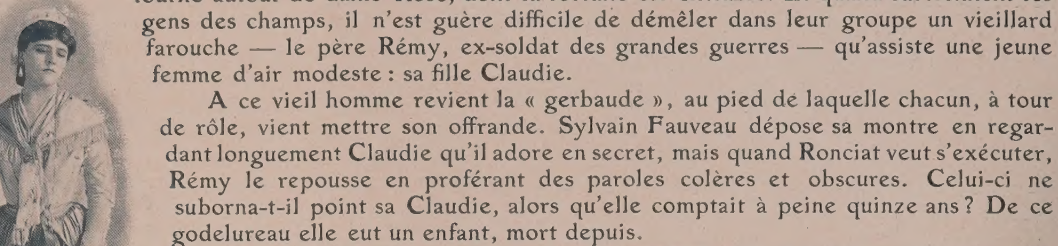
Cl. Mathieu Deroche.





M. Berr (Ronciat).





Mlle Delvair, (la Grand'Rose).

tourne autour de dame Rose, dont la fortune est enviable. Et quand surviennent les gens des champs, il n'est guère difficile de démêler dans leur groupe un vieillard farouche — le père Rémy, ex-soldat des grandes guerres — qu'assiste une jeune femme d'air modeste : sa fille Claudie.

A ce vieil homme revient la « gerbaude », au pied de laquelle chacun, à tour de rôle, vient mettre son offrande. Sylvain Fauveau dépose sa montre en regardant longuement Claudie qu'il adore en secret, mais quand Ronciat veut s'exécuter, Rémy le repousse en proférant des paroles colères et obscures. Celui-ci ne suborna-t-il point sa Claudie, alors qu'elle comptait à peine quinze ans? De ce godelureau elle eut un enfant, mort depuis.

Par pitié, on a gardé Rémy et sa fille à la ferme. Sylvain essaie vainement d'attendrir Claudie ; celle-ci affecte de se faire sourde à ses propos, et quand, très fâché, il s'emporte jusqu'à l'insulter, elle s'éloigne stoïque...

Ces gens-là voilent évidemment un secret, et cela intrigue. C'est dame Rose qui finit par savoir. Questionné, Ronciat confesse assez allègrement son larcin d'amour. Alors tout le monde de tomber sur Claudie et de lui faire honte. Père Rémy n'a guère peur ; il dédaigne ces gueux ; ses bras forts serrent sa petite, et le voici prononçant publiquement d'adorables paroles de pardon et de paix.

Dame Rose, qui n'est point une méchante femme, sent son cœur mollir, et tous, comme elle, sont chavirés. C'est le Ronciat qui devient victime de ce revirement ; houspillé, à son tour, il fait amende honorable, avoue ses torts, propose de l'argent, le mariage même... Mais Claudie refuse tout de celui qui, non seulement l'a trahie, mais encore a soulevé le scandale contre elle. Le scandale, Sylvain Fauveau s'en moque bien ! Il aime Claudie, et si Rémy veut, il l'épousera. Le vieux père consent, joint les mains des enfants et les bénit.

Il faut surtout admirer dans cette histoire, à la fois naïve et sévère, le personnage de Claudie silencieuse. C'est une Denise, cette petite, une Denise plus touchante, parce qu'elle est plus proche de la nature, parce que ses sensations sont indépendantes de ses nerfs, de son milieu d'existence, de l'éducation qui lui manque, et, par cela, moins superficielle.

Pour l'action dramatique, elle comporte évidemment des imperfections ; sa menée est lente, comme si l'auteur avait hésité à produire le cas douteux de son héroïne et de sa justification publique ; puis le père Rémy est un peu déclamatoire, son indignation deux fois soulevée clôt deux actes pareillement, et l'objet de sa divagation lors de la scène de la « gerbaude » paraît assez inexplicable.

Mais ce sont là des observations de métier, des constatations faites d'un peu proche ; le public qui juge de loin ne retient que l'esprit de la pièce, qui est apaisant comme un rayon d'évangile, sa parole qui est fluide et fraîche comme la rosée des prés.

Claudie fut très bien jouée. Mlle Leconte rendit avec un art merveilleux de nuances l'attitude blessée de la Denise rustique. Paul Mounet doua Rémy d'une prestance superbe et détailla d'une manière fort impressionnante les colères et les pardons du vieux. Contre ces rôles principaux, Mlle Delvair se faisait avenante demi-dame, Mme Kolb franche métayère, M. Laugier bonhomme agréable, et M. Berr s'efforçait d'excuser le plus possible l'outrecuidance de son rôle de coq.

Mlle Leconte (Claudie).

M. Paul Mounet (Rémy).

Bien qu'il débute dans un décor de campagne et sous le tour d'une paysannerie, le *Paon* forme tout l'opposé de *Claudie*. C'est une comédie de caractère, s'il vous plaît, et dans la manière XVIIIe siècle.

La comédie de caractère est infiniment agréable, mais c'est une grosse affaire. L'étude des mentalités et leur adaptation à une fable imaginée pour leur donner crédit compose l'une des tâches les plus délicates de l'écrivain dramatique. Quand l'ouvrage se tient au développement d'un caractère unique durant toute une action, la difficulté triple. Non seulement l'auteur doit posséder un grand fond d'observation, mais encore un goût extrêmement sûr. Le choix de son type importe beaucoup ; que celui-ci soit désagréable ou bien que sa conduite soit uniforme : la partie est perdue.

Sans rechercher dans les classiques le *Menteur*, l'*Étourdi*, l'*Avare*, *Tartufe*, le *Bourgeois*, le *Malade*, quelle admiration ne doit-on point aux œuvres des petits maîtres qui illustrèrent le genre du caractère? Le *Grondeur*, de Brueys et Palaprat, malheureusement déformé par le caprice de l'acteur Champmeslé ; le *Légataire* et surtout le *Joueur* que Regnard calqua sur lui-même ; le *Turcaret*, de Le Sage, et la *Femme d'intrigues*, de Dancourt ; le *Méchant*, de Gresset, épointé contre les roués, où Cléon, qui a tant d'esprit, fait si bien la théorie de son mauvais penchant ; le *Philosophe marié* et surtout le *Glorieux*, de Destouches, où la fierté, trouvant dans tout ce qui l'entoure le châtiment de sa suffisance, est si férocement humiliée...

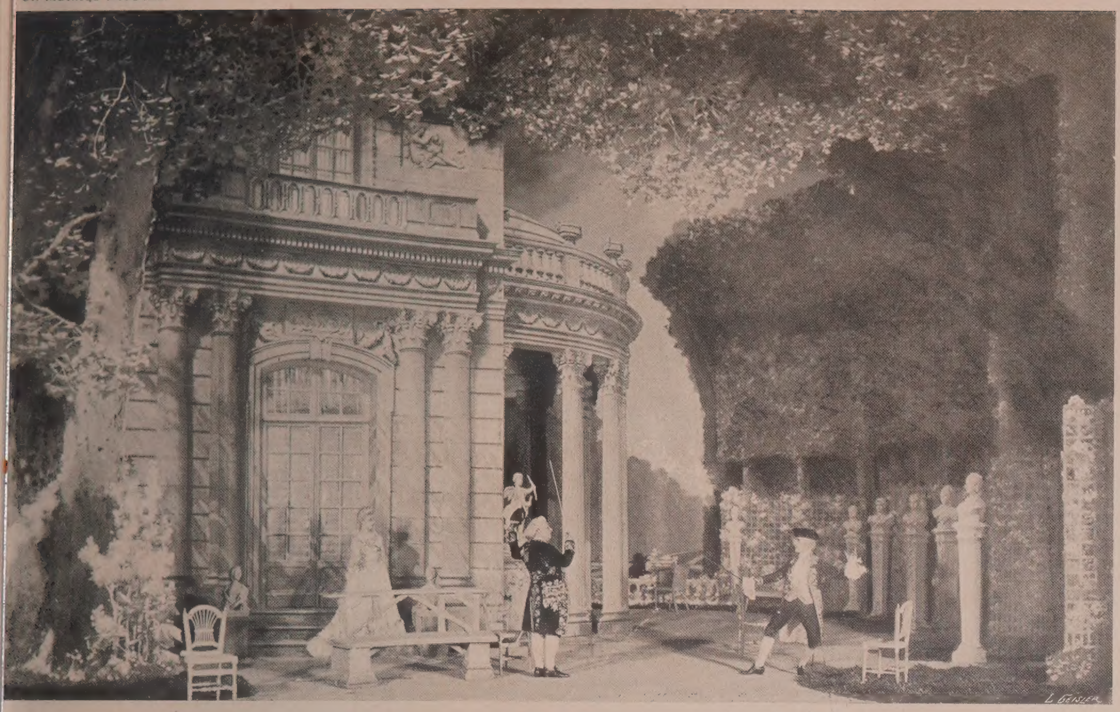
Le Glorieux de M. de Croisset est notoirement plus plat. Sa manie de parade est lassante. Il agace ainsi que le gros oison dont il a pris le nom. Son travers d'orgueil est tellement instinctif qu'il s'exerce à tout propos de la même façon outrancière. Son cœur n'est point mauvais, certes, mais ses sentiments ne sauraient réagir contre les prescriptions de sa vanité gouvernée par le perpétuel souci du qu'en-dira-t-on. — Voici pour le caractère.

Dessin de T. Minartz



« Claudie ».

Cl. Mathieu Deroche. *Le « Paon. » — IIIe Acte.*



Mlle Leconte (Annette). M. de Féraudy (Boursoufle). M. Dehelly (De Brécy).

Maintenant, ce type uniforme doit fatalement engendrer la monotonie. Il n'est accessible que d'une seule part. On peut, ou flatter son penchant pour l'amener au renouvellement de ses gaffes, ou bien bafouer ses mésaventures. Ce fat invarié doit résider dans un concours de circonstances assez restreint. Et voilà pour la pièce.

Mais le *Paon* a pour lui son ramage, je veux dire sa forme de dialogue, dont la grâce compose une jolie broderie sur le canevas de son action. En outre, le *Paon* comporte un personnage mignon, fragile et exquis comme un Saxe : Annette.

Sans doute, ce fut lors d'une battue de campagne que Boursoufle, seigneur de finance, distingua cette nice fille, nièce d'un petit aubergiste. Des compagnons le mirent au défi de réduire cette pucelle ; le « Paon » tint la gageure et gagna. (La petite ne connaissait rien : le pire sot augmenté d'un manuel en lieu d'esprit la pouvait blouser.) Les parieurs, enragés par leur déconvenue, excitent le présomptueux. Boursoufle n'enlèvera pas ! — Boursoufle enlèvera. — Boursoufle ne fera rien de l'enfant ! — Mais si, une reine de beauté, une perle d'élégance, une virtuose du chant, une étoile de la danse : ce qu'on voudra.....

Dessin de T. Minartz.



Mlle Sorel (Lucinde).

Prise de trop court et devant une très merveilleuse assemblée qui l'intimide, la gentille chute maladroitement. — Alors, de dépit, Boursoufle abandonne sur l'heure l'objet de son mécompte, non, toutefois, sans l'avoir muni du nécessaire pour faire figure. — Extraordinaire chose : voici que stylée, éduquée, formée par Lucinde, une assez mauvaise peste, ancienne amie de Boursoufle, Annette réussit partout : à l'Opéra, dans le monde, chez le roi.

Ici, Boursoufle se prend à regretter, à peine pour son orgueil et beaucoup pour son cœur, cette petite qui l'aimait avec de la tendresse si pure. En vain affiche-t-il par amour propre une Corisandre assez déconcertante, il chérit Annette, il est amené à tirer l'épée en son honneur et à gagner pour elle quelque piqûre. Par ce haut fait, Boursoufle recouvre son amante : Annette, franche de corps, il est sûr, un peu plus fine et délicate, mais tendre autant que naguère.

Il est dans cette œuvre, un peu menue et décousue, des passages ravissants non seulement de discours mais aussi de spectacle. Du personnage d'Annette, au premier acte, on pourrait penser quelque dessin animé de La Tour ou de Chardin ; la description du Paon par son laquais Frontin, qui s'efforce de couvrir sa livrée de la qualification d'ami pauvre, cette description a été fort goûtée. Et quoi de plus charmant que l'aveu d'Annette dans le bocage de bonhomme Patu, son oncle. Au second acte, ravissante leçon : de danse, par M. Subtil ; de chant, par Boursoufle, lui-même. Après, voilà, c'est moins bien. Le troisième acte est longuet, mais la dernière paonade de notre glorieux, tout à la fin, est bien jolie.

Le personnage d'Annette, disions-nous, est charmant ; son interprète, Mlle Leconte, lui donne un tour exquis : l'étonnement constant de ses yeux, le sourire amusé de ses lèvres, les fossettes de ses joues, sa voix haut perchée, sa mimique drôlement précieuse, ses sautillements d'oiseau font d'elle la plus adorable damette XVIIIe. Sont aussi à louer les grâces piquantes et poudrées de Mlles de Fava et Francine Clary. La poudre, Mlle Sorel s'en moque, du moins pour ses cheveux, dans les pièces Régence ; et autant que sa chevelure rousse, les manières appuyées de ce chef d'emploi des coquettes détonnent amplement dans les scènes mousseuses dont il est.

On s'est accordé à trouver M. de Féraudy, Boursoufle quelque peu pesant. M. Georges Berr fait un laquais comiquement solennel, paré de jolie diction. M. Joliet est maître à danser ; MM. de Helly, Ch. Esquier, Gary sont d'avenants seigneurs.

Avec le *Paon* se donnait *On n'oublie pas...* un fait divers dramatique en sa rapidité ; le fait d'une fille, à laquelle son papa, nobliau brutal, refuse un fiancé minotier. Tandis que la petite marche parmi le vent pour aller se jeter dans un proche étang, père entêté et mère ordinairement craintive, repassent la peine de leur vie où leurs cœurs ne s'unirent jamais, et, d'un élan soudain, décident de marier la petite à son gré de manière à ce qu'un soir elle n'ait pas à pleurer comme ils font maintenant. Excellente interprétation de ce petit drame par M. Leloir, Mme Pierson et Mlle Piérat, si intelligente, si émouvante.

Edouard GAUTHIER.

Cl. Mathieu Deroche.



Le « Paon. » — IIe Acte.



ENTR'ACTES

On nous écrit de Moscou que le grand vagabond dramatique Maxime Gorki, assistait récemment à la première représentation d'un drame de Tchekof. Les contrôleurs signalèrent sa présence, et, au bout de quelques minutes, quoique la pièce fut à son maximum de pathétique, les spectateurs oublièrent la situation et les artistes, se tournèrent vers l'écrivain à la mode et l'ovationnèrent comme le ténor Van Dyck quand il avait moins de décorations que de voix. Van Dyck se montrait généralement flatté de ces succès ; tout autre est Maxime Gorki. L'auteur de *Thomas Gordeïeff* apostropha le public en ces termes : « Non, mais avez-vous fini de me regarder et de m'applaudir ? C'est inconcevable. Je ne suis ni une danseuse italienne, ni un cabot wagnérien, ni la Vénus de Milo qui a retrouvé ses bras, ni un ivrogne qu'on vient de repêcher dans la rivière. Pourquoi me dévorez-vous des yeux ? parce que dans le temps j'étais bateleur, portefaix, policier comme tous les concierges, esclave comme tous les policiers ? C'est à vous à vous émanciper comme moi ! Mes pièces vous plaisent ? tant mieux. Celle qu'on joue en ce moment n'est pas de moi ; applaudissez-la plutôt que moi, car elle vaut mieux que les miennes. Et puis, nom du Tzar qu'on croit dieu, foutez-moi la paix et laissez-moi écouter. » Nous n'avons pas voulu atténuer, même par un tempérant français, cette allocution qui fut prononcée en russe. Le public ne modifia rien non plus à son attitude, et une acclamation encore plus prolongée et unanime salua le rude dramaturge de *Dans les Bas-Fonds.* L'homme trop célèbre ne salua pas et s'enfuit...

Il parait que notre excellent ami, Gabriele d'Annunzio, homme dont je chéris l'ingratitude sourieuse, florentine, décadente, musicale et luxuriante, a dû, certain soir où la Duse jouait une œuvre où il est question de profits amoureux et de désespoirs tardifs, craindre la vindicte d'un public qui prenait fait et cause pour l'identification d'actrice à personne, et aux plus grandioses jours de son *Triomphe de la Mort,* craindre la Mort de son Triomphe...

Espérons que de pareilles mésaventures n'oblitéreront point l'effigie populaire des écrivains français. Clovis Hugues n'aurait pas le droit de présence à une tragédie dont les alexandrins s'alignent, corrects, prosodiques et réguliers ; on montrerait la porte à Alfred Bruneau si certains ennuis littéraires de la famille Zola étaient scénifiés ; on rirait bien de voir le richissime et vide et stérile décompositeur de musique, Fernand Le Borne, assister à l'apothéose d'un musicien pauvre et génial. Et nous pourrions citer bien des artistes présents dans les salles à des circonstances scèniques en spirituelle ironie avec leurs habitus généraux et particuliers. Mais on peut se rappeler qu'à la première représentation des *Effrontés,* d'Émile Augier (de cet Émile Augier, si satiriquement supérieur à Dumas), le Vernouillet et le Giboyer nettement figurés, applaudissaient d'une première loge à leur flétrissure, et pâmaient à la vérité du fer rouge et fumant !

La Comédie-Française pourrait reprendre le *Faiseur*, de Balzac, comédie plus connue sous le nom de *Mercadet.* C'est là que le jeune Michonin de la Brive, considéré comme l'élégant de la mode et de la parole, s'exprime en ces termes : « Des prin-
« cipes ! nous avons en France une carte de principes aussi variée que celle d'un restaurateur. Je serai socialiste, la chose me
« préoccupe peu, mais le mot me plaît. A toutes les époques, mon cher, il y a des adjectifs qui sont le passe-partout des ambi-
« tieux. Le parti de demain, celui des jeunes bourgeois pressés d'arriver, s'appelle social, peut-être parce qu'il est insocial, car,
« en France, il faudra toujours prendre l'envers du nom pour en trouver la signification ! ».

On pourra composer la salle pour la reprise de *Mercadet le Faiseur ;* mes amis, cela est écrit en 1854.

* * *

Clara Ward a signifié son congé à Rigo, tout en l'avisant qu'elle le munit d'une rente viagère. Mais, si elle a déclaré qu'elle préférait Ricciardo, le jeune conducteur du funiculaire du Vésuve, qu'elle déclare le plus parfait spécimen de la beauté masculaire, elle a, du même coup, énoncé qu'elle abandonnait définitivement son musico pour sanctionner la faillite de la musique tzigane. Les sautes amoureuses de la dame ne nous préoccupent que modérément ; libre à elle de jouer avec les funiculi-cula et d'offrir son cratère à telles laves souhaitées ; mais, ce qui ressort de la *Revue Théâtrale,* plus que la jalousie du volcan et les cônes de cendres, c'est le stigmate infligé aux garçons à brandebourgs qui râclent de la tziganie factice dans nos oreilles parisiennes.



Car, *Frou-frou, frou-frou,* c'est l'exécrable et homicide valse qu'on nous grinche, siffle et tympanonne, encore, toujours, la nuit comme le jour. Est-ce bien la peine alors de roucouler des yeux et de se lamenter des hanches ? cela vaut-il de paraître jouer avec les sourcils et avec les genoux et avec les joues qu'ils bombent sous leurs reins ? Horreur ! pour exécuter ces rengaines si vomitives, lever l'archet comme un sceptre au-dessus des foies gras et des citronades maigres et promener un regard circulairement vainqueur sur nos assiettes de soupeurs sans faim ! Ah ! bons Lautars, mauvais Roumains, chers Moldo-Valaques, je vous le demande, lâchez ce répertoire infectement boulevardier, ou nous aussi, les hommes, nous allons prendre comme Clara Ward, le funiculaire du Vésuve ! Redonnez-nous les valses de Johannès Brahms ou les czardas de Ricza Pôl, du grand improvisateur tzigane qui n'a jamais voulu quitter le sol madgyar... Rendez-nous ces traînées de notes si lumineuses qu'on cherchait des étincelles sous les doigts des exécutants ; — rendez-nous ces traits en fusées d'artifice, ces envolées vers les astres de volupté avec un arrêt soudain, et alors l'accompagnement implorant la mélodie première de reprendre son essor ; — retrouvez ces phrases d'enlacement doucereux, de viol qui se renouvelle et de consentement qui croit s'ignorer ; — recomposez les combinaisons de sonorités qui font qu'en fermant les yeux, on se croit éclaboussé de pierreries ; — faites revivre ces palpitations mourantes du son, ces crispations cruelles, ces reviviscences après l'apaisement abuseur... Et nous aurons encore, nous, la merveille des femmes qui écoutent cela, qui la boivent, qui la respirent, cette musique, avec des regards délirants, des narines inquiètes, des lèvres vaincues.

George VANOR.

Cl. Mathieu Deroche.



Le « Paon » — 1er Acte.

LA MISE EN SCÈNE



A l'Ambigu, il souffle réellement un vent de modernisme. Là, M. Grisier s'efforce de rajeunir le mélo, comme il vient de le prouver encore avec les *Cambrioleurs de Paris*, de MM. Kéroul et Gardel-Hervé.

Sans doute, il y a encore bien du conventionnel, et le sujet et ses développements y sont pour quelque chose ; mais que d'efforts vers le simple, vers le naturel. Presque plus d'emphase dans le débit, des évolutions tendant autant que possible à la vraisemblance, presque rien d'outré dans les têtes ni les costumes. Le metteur en scène s'est partout appliqué, c'est visible, et même en ce tableau du *Jardin de Paris*, où les auteurs se sont plus souciés de leur action que de la vérité, lui a combiné un décor et des mouvements dignes d'éloges, notamment le crêpage de chignons entre Cassive et sa rivale.

Cassive ! quelle ascension rapide elle vient de faire ! Combien facilement elle a prouvé qu'elle pouvait jouer le drame aussi bien que la comédie. Joignez qu'elle est dans le plein épanouissement de sa beauté... Si les auteurs savent voir, voilà l'étoile nouvelle. A côté d'elle, il faut placer M. Etiévant, tout à fait remarquable en son type de beau cambrioleur souteneur et assassin. Ces regards fixes, froids et durs qui se veloutent quand il le faut ; cette bouche aux lèvres minces et fermées, ce corps souple, élégant, ces mains adroites, cet art du costume, ce débit naturel : autant de qualités dont l'excellent comédien sait se servir. Puis nous nommerons M. Villa, plein de finesse et de ressources ; M. Laroche, pathétique comme il sied ; M. Morton, servi par un physique étonnant ; M. Bartel, qui excelle dans ces types de vieux officiers gaffeurs et bons enfants sous leur rudesse militaire ; Liézer, troisième rôle convaincu ; et aussi Mmes Harlay, ingénue touchante et nerveuse, Canti, Moïna Clément, Chapelas, Arnous-Rivière, Dauville, Grandjean, et l'escadron volant de la reine Cassive.

Venons à la Comédie-Française. En cette noble maison, il n'y a ni saison d'hiver ni saison d'été, et l'on y monte une pièce en juillet avec autant de soin qu'en décembre.

Cependant, les derniers ouvrages qu'on nous y a présentés témoignent en ce qui concerne la mise en scène, d'une attention singulièrement inégale, sur laquelle nous voudrions insister plus que nous le permet la place dont nous disposons.

Commençons par *Claudie*, de George Sand, triomphe de Mlle Marie Leconte et de M. Paul Mounet. Certes, tous deux sont là de premier ordre. M. Paul Mounet costumé avec son art si particulier, un magifique Raffet animé ;

Cl. Rev. Théât.



M. Laroche (Cte de Nersant). — M. Schoeller (Gilbert). — Mlle Harlay (Suzette). — M. Bartel (Ct Gombart).

Cl. Mathieu Deroche



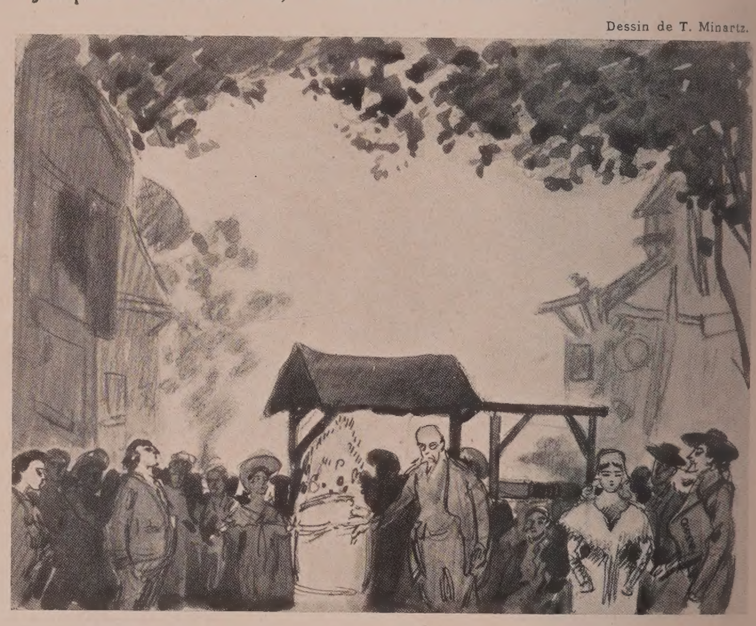
« Claudie. » — Décor du Ier Acte.

Mlle Leconte... Ah! celle-là, regardez-là! Avait-on réalisé une Claudie semblable avant elle? Ce visage de mélancolie résignée, ces lèvres où viennent frissonner les moindres émotions qu'elle éprouve, ces yeux si expressifs, si doux, où se reflète l'âme tout entière, et cette voix, cette voix tendre, musicale, qui ferait pleurer des pierres... Ah! pauvre Claudie, ne sanglote pas ainsi, tu nous déchires le cœur! Chasse au loin ce Denis Ronciat, et épouse celui que tu aimes et qui t'aime, car nous voulons tous ce mariage, parce que tu t'es emparée de nous, parce que nous subissons inconsciemment ton influence persuasive, Claudie, dolente Claudie, innocente victime!

Oui, mais pourquoi lorsqu'elle file, Mme Kolb ne débourre-t-elle pas sa quenouille par intervalle? Pourquoi, lorsqu'elle cesse de filer, pose-t-elle son rouet d'un côté, sa quenouille de l'autre sans se soucier de briser son fil? Et pourquoi, descendant de cheval, Denis Ronciat, sous les espèces de M. Georges Berr, se lave-t-il les mains dans de l'eau qui a déjà servi à rincer la vaisselle?... Et pourquoi encore... Non; il suffit que l'on constate une ou deux négligences de cet ordre, pousser plus loin serait désobligeant. Nous préférons adresser de sincères compliments à Mlle Delvair, si accorte et si gaie dans son personnage de la Grande Rose. « Honneur à la fermière, elle est si riante et si douce! ».

Autres remarques, pour *On n'oublie pas*, l'acte dramatique de M. Jacques Normand. Ici, l'on a tenté de faire la mise en scène réaliste, et peut-être a-t-on quelque peu dépassé le but. D'abord, il est assez singulier, même dans la campagne de Provence, que des gens du monde se tiennent dans la salle de leur castillon donnant immédiatement sur la route. Puis on voit par la large baie vitrée du fond un grand arbre qui s'agite éperdument quand on parle du terrible mistral qui souffle pendant que l'action se déroule. Mais l'arbre ne bouge plus dès qu'on revient au sujet de la pièce, et ne recommence à se secouer que lorsqu'on s'occupe à nouveau de l'état de l'atmosphère. Arbre symbolique, assurément. Toutefois, cela répond sans doute aux désirs de l'auteur. Ce qui y répond moins, c'est que les interprètes jouent la moitié du temps en se tournant le dos. Chez Antoine, on jouait de dos au public... autrefois; chez Molière, on joue de dos entre soi... aujourd'hui. C'est nouveau. La grande scène entre Mme Pierson et M. Leloir est presque entièrement réglée ainsi.

Dessin de T. Minartz.



« Claudie. » — Ier Acte.

Et le *Paon*? Encore un triomphe pour Mlle Marie Leconte... un triomphe dans la gaieté, cette fois... et aussi pour M. de Féraudy. Décors charmants, surtout celui du parc, avec ses massifs taillés et ses bosquets en treillage. Des effets nombreux, amusants, notamment ceux de Mlle Leconte au deuxième acte. Qu'elle est adroite, et fine, et spirituelle!... Et des costumes où le maître dessinateur Chaineux s'est surpassé!

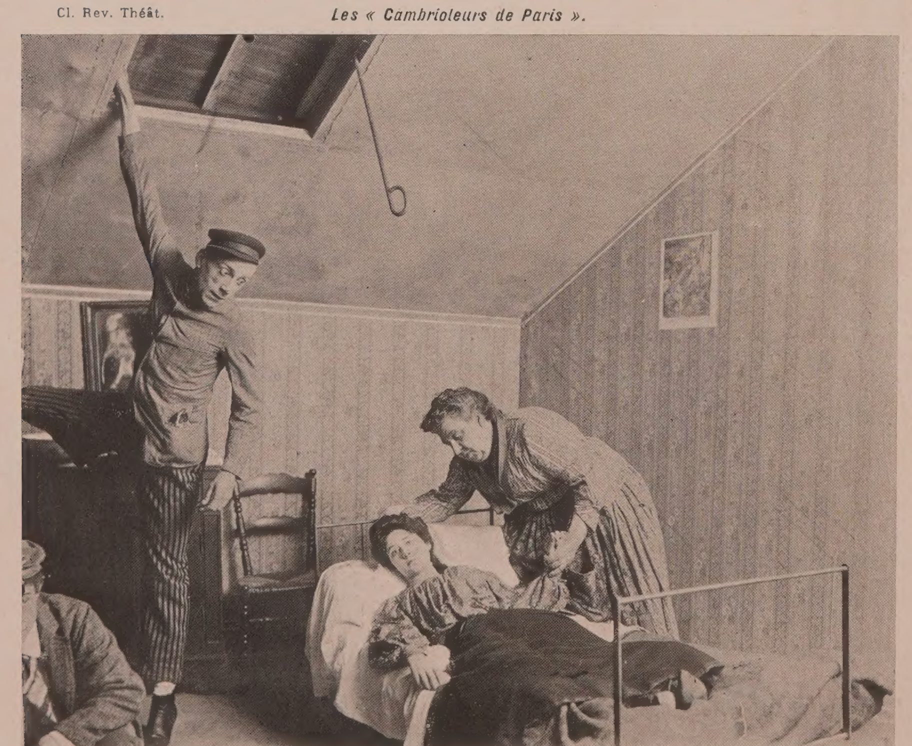
Il a habillé Mlle Leconte avec un art enchanteur. Pour son costume de paysanne Louis XV, il l'a coiffée d'un adorable papillon de dentelles qui lui fait le plus exquis minois; il l'a serrée dans un corsage de velours mordoré où s'encadrent les plus fripons appas; joignez à cela une jupe claire à petites raies noires, et dites si cela ne vous représente pas un Saxe délicieux. Puis c'est un négligé habillé de taffetas rose, et enfin la grande toilette d'apparat toute en satin bleu azurin, avec paniers intérieurs, tablier splendide, une merveille de reconstitution!

De même des costumes de M. de Féraudy, un baron de Boursoufle qui n'en manque pas de souffle. Et M. Berr, Frontin à la calme effronterie; et M. Dehelly, qui s'efforce à suivre les traces de Boucher dans les petits marquis; et M. Joliet, amusant maître à danser; et MM. Siblot, Garry, André Brunot, postillon des pieds à la tête, avec une voix qui porte jusqu'aux frises.

Mais les nymphes? Des coquettes, des coquettes, des coquettes: Mlle de Fava, le vrai port de taille de l'emploi; Mlle Mitzy-Dalti, de beauté souveraine, avec le tour de gorge d'une Junon de Pajou; Mlle Cécile Sorel, recherchée, apprêtée, un peu affétée, un peu factice, avec un bizarre toquet bleu à aigrette de colonelle, et pas de poudre!... Pas de poudre, la Lucinde des rouées! L'a-t-elle jetée toute aux yeux de ses adorateurs?

THÉODORE MASSIAC.

Cl. Rev. Théât. Les « Cambrioleurs de Paris ».



M. VILLA (Poil-de-Brique). M. MORTON (Ver-de-Vase). Mlle HARLAY (Suzette). Mme MOÏNA CLÉMENT (Mme Pichois).



Portrait de Mlle Marie LECONTE, par L.-Édouard FOURNIER.

Le Paon. — IIIe Acte.

La Revue des Critiques

L'adoption par la Comédie-Française de la *Claudie* de George Sand, à l'occasion de son centenaire, a été saluée par toute la critique comme une juste consécration littéraire. M. Faguet commence ainsi son feuilleton dramatique des *Débats* :

Claudie *est décidément une très belle chose. Elle a résisté au temps, cet insigne larron, et cette pièce de centenaire, plus que demi-centenaire elle-même, non seulement fait encore très bonne figure, mais obtient un succès d'admiration et de larmes.*

Ce succès de larmes, dont parle ici M. Faguet, s'est toujours produit ; il paraît même avoir été autrefois supérieur à ce qu'il est aujourd'hui, si nous en croyons l'extrait suivant du feuilleton écrit par Francisque Sarcey lors de la reprise, en 1879 :

Le destin de Claudie *est un de mes étonnements au théâtre. C'est, de l'avis de tous les gens de goût, le chef-d'œuvre de Mme Sand; la pièce est plus qu'intéressante,* elle ferait pleurer des pierres, *et, toutes les fois qu'on l'a reprise, j'ai vu, à la première représentation,* tout le monde fondre en larmes. *Elle a été, à l'origine, jouée à merveille par Bocage, Fechter et Mlle Lia Félix ; plus tard elle a rencontré de moindres interprètes, mais qui avaient encore du talent et l'oreille du public. Avec tout cela,* Claudie *n'a jamais obtenu un long succès près de la foule.* François le Champi *et le* Marquis de Villemer, *qui lui sont inférieurs, ont réussi plus longuement et ont gardé un public plus nombreux. D'où vient cela ? Je n'en sais rien. Il est bien vrai qu'au troisième acte Mme Sand, au lieu de se contenter d'excuser la fille-mère, d'appeler sur elle la pitié, réclame pour elle l'estime et le respect; que ce n'est même plus une réhabilitation, mais bien une apothéose ; que cela est excessif et déplaisant. Mais ce seraient quarante lignes à retrancher du dénouement, qui devrait se faire plus vite et par un coup de passion. Le reste est admirable, et ce reste n'est rien de moins que deux actes et demi.*

Cl. Rev. Théât.



Les auteurs des « Cambrioleurs de Paris », dans la loge de Mlle Cassive.
M. Kéroul. M. Gardel-Hervé.

N'est-il pas plaisant de voir que l'on pouvait, il y a vingt-cinq ans, alléguer comme cause défavorable et de nature à influer fâcheusement sur le sort de la pièce, ce qui nous en paraît aujourd'hui constituer une des principales beautés. Ce cri, jeté par le père Rémy aux époux Fauveau, qui hésitent au mariage de leur fils avec Claudie : « Est-ce qu'il est digne d'elle, votre garçon ? Est-ce qu'il a montré sa vertu par des épreuves comme les nôtres? Est-ce qu'il a été foulé de misère et de chagrin comme nous ? » ce cri nous semble maintenant l'expression originale la plus hardie de la thèse soutenue par l'auteur, et nous admirons George Sand d'avoir pu faire parler ainsi un de ses personnages en 1851, il y a plus d'un demi-siècle, sans choquer le public d'alors, tandis que Dumas fils, dans sa *Denise*, pour parvenir au même résultat que George Sand dans *Claudie*, se dépensa en précautions scéniques et oratoires infinies.

Peut-être faut-il attribuer le peu de résistance des spectateurs du début à cette réplique inattendue du père Rémy, au milieu de paysans où évolue l'action. Il pouvait sembler qu'il n'y avait aucune analogie possible à établir de ce fait avec les autres classes de la société. Il y a lieu, en effet, d'observer que les critiques qui rendirent compte de la pièce à l'origine, en 1851 : Théophile Gautier, Jules Janin, Gustave Planche, s'accordent à louer le charme de poésie rustique qui se dégage de l'œuvre, sans se préoccuper de la répercussion que peut produire en d'autres milieux la thèse qui fait le fond même de l'œuvre, à savoir la réhabilitation de la fille-mère. De plus, comme les spectateurs ne se sentaient pas directement atteints par les conséquences d'une thèse ainsi présentée, ils étaient tout portés à se laisser toucher par le sentiment évangélique dont elle leur semblait imprégnée et qui leur cachait la hardiesse de l'idée principale.

Il est curieux de retrouver l'expression de ce sentiment dans l'article consacré par Jules Lemaître à la reprise de *Claudie* à l'Odéon, en 1887 :

*George Sand a fait de ses paysans de fort braves gens. C'est qu'il y en a encore. Elle leur a donné l'esprit de justice et même à quelques-uns l'esprit évangélique. Mais il y a, en effet, des paysans qui sont de fort bons chrétiens. Elle les fait parler mieux qu'ils ne parlent. Oui, mais en ayant soin de ne leur rien faire exprimer qu'ils ne soient capables de sentir, en mêlant au tissu du langage qu'elle leur prête le plus de locutions campagnardes, en conservant la lenteur, le tour, l'allure particulière du parler paysan. En somme, ce sont les mêmes que François Millet nous montre dans ses plus beaux pastels. Sylvain et Claudie, c'est, si vous voulez, l'homme et la femme de l'*Angelus, *debouts dans la plaine, et dont le soir mélancolique et doux agrandit les humbles silhouettes.*

Cette grâce poétique dont est enveloppée l'action et dont sont imprégnés les



George Sand.



M. Francis de Croisset, chez lui.

personnages donne à l'ensemble une impression d'idéale grandeur qui contribue à la rendre plus distante de nous.

Puis, *Claudie* appartient à ce cycle d'œuvres de George Sand où l'auteur semblait ne s'être préoccupé que de la peinture des sentiments naturels, simples, primitifs et en quelque sorte bibliques, à ces romans champêtres où son talent s'est comme renouvelé, affermi, fortifié.

Dans le joli discours prononcé aux fêtes récemment organisées à La Châtre, M. André Theuriet a fait une très délicate analyse des qualités contenues en ces ouvrages. On peut s'en assurer en lisant le passage suivant :

La trilogie de la Mare au Diable, *de la* Petite Fadette *et de* François le Champi, *le drame de* Claudie, *la mélodieuse idylle des* Maîtres sonneurs, *sont peut-être les œuvres les mieux venues et les plus parfaites de George Sand. Sainte-Beuve les nommait « les Géorgiques du centre de la France » ; c'est plus et mieux qu'il faut dire, et pour les qualifier exactement il faut remonter plus haut — jusqu'à Théocrite. La page qui ouvre la* Mare au Diable, *la scène du labourage, a la largeur et la sérénité du chant homérique ; l'histoire de la petite Françoise Fadet et des deux bessons rappelle, par sa grâce et sa simplicité antiques, la célèbre pastorale de Longus,* Daphnis et Chloé ; *l'épisode de la Gerbaude dans* Claudie *égale pour la couleur et le sentiment les* Thalysies *et les* Moissonneurs. *Et comme les héros et les héroïnes, dessinés d'un trait fin et net, restent vivants dans la mémoire ! La chaste et avisée petite Marie portant dans sa cape petit Pierre endormi ; Germain, le fin laboureur ; la malicieuse Fadette avec ses vifs yeux noirs ; la fière et taciturne Claudie ; Denis Ronciat, le faraud de village... Le style s'adapte harmonieusement aux personnages et au milieu. Il est clair, sobre, alerte, semé de pittoresques expressions locales qui sont pour la plupart de vieux mots français du seizième siècle et imprègnent le récit d'une savoureuse odeur de terroir. Jamais la description ne déborde sur l'action et ne fait longueur. Ainsi que les bons peintres, le conteur sait avec quelles touches heureuses nous montrer le paysage.*

Parlant des paysans tels que George Sand les a dépeints, M. André Theuriet se rencontre avec Jules Lemaître dans la comparaison qu'il en fait avec les personnages de Millet, et il ajoute ingénieusement que la race à laquelle ils appartiennent était particulièrement favorable au talent de l'auteur de *Claudie*.

M. Faguet qui, à l'occasion de la dernière reprise, consacre son feuilleton entier des *Débats* à l'étude de *Claudie*, fait ressortir le caractère *vrai*, bien observé, pris sur nature des différents personnages.

Ce naturel, cette simplicité, cette sincérité dans l'observation et cette loyale fidélité dans la peinture du milieu frappèrent les spectateurs d'origine, moins soucieux que nous du « théâtre d'idées ». Aussi ai-je cru devoir m'attacher plus spécialement à la notation des impressions de jadis, qu'aux récents compte rendus écrits dans la rayonnante atmosphère des fêtes du centenaire de George Sand.

En cette fin de saison, et malgré l'accablante chaleur que nous subissons, la Comédie-Française s'est signalée par une activité qui n'est guère dans ses habitudes. Quelques jours après *Claudie*, elle donnait la première représentation du *Paon*, de M. Francis de Croisset, et se remettait encore au travail aussitôt après, pour les répétitions du *Père Lebonnard*. Une pareille dépense d'efforts dans une maison où règne d'ordinaire l'esprit de sage et prudente lenteur du fonctionnarisme, mérite récompense : le public a prouvé par la sympathie de son accueil qu'il s'en chargerait.



M. Jacques Normand.

Le *Paon*, accompagné d'*On n'oublie pas*, de M. Jacques Normand, a beaucoup plu. Les critiques, — sauf M. Faguet, — se sont montrés très sensibles au charme délicat qui émane de la pièce aimable de M. de Croisset. M. Catulle Mendès termine son compte rendu par ces paroles : « M. F. de Croisset est un très jeune homme qui a beaucoup de talent, déjà. » M. Nozière loue l'auteur de l'aisance de sa facture dramatique. Il écrit : « Son dialogue est gracieux et précis. Ses vers, souples comme la conversation, savent être tendres, amoureux, et il excelle dans les couplets qui exigent moins de truculence que de finesse. » M. François de Nion définit très joliment, en peu de mots, le caractère du principal personnage, le vaniteux baron de Boursoufle, quand il dit qu'il est « un cœur assez tendre, que la vanité seule boursoufle, et que l'amour peut simplifier. »

N'était le défaut de place, j'aurais eu plaisir à citer toutes les jolies choses que la pièce de M. de Croisset a inspiré à nos confrères, mais il me reste à peine les quelques lignes nécessaires à la constatation de l'accueil favorable fait aux autres pièces qui se maintiennent, malgré la chaleur, sur l'affiche, comme les *Cambrioleurs de Paris* à l'Ambigu, pour le divertissement de ceux qui préfèrent leur Paris, même en cette saison, aux campagnes fleuries et aux plages rafraîchissantes.

Albert DAYROLLES.



Le Théâtre de George Sand
et de Charles Monselet



George Sand à Nohant,
d'après un dessin de Maurice Sand.

.... . Je sais bien que la proportion n'y est pas. Elle, la grande George ! Lui, le petit Monsieur de Cupidon. Tout de même l'appareillage s'impose puisqu'on a commémoré en deux huitaines contiguës l'illustre bas-bleu et le notoire chantre des Petites Blanchisseuses. Et puis ils ont un point de commune ressemblance. A des hauteurs diverses, lui au rez-de-chaussée de la petite presse, elle au premier étage avec balcon prenant vue sur divers infinis, l'un et l'autre, l'autre et l'une furent d'irréductibles, d'inépuisables pondeurs de copie, des professionnels dans la pleine force du terme, tout ce qu'il y a de plus gendelettre en fait de prolifique gendelettrie.

Cependant, pour rétablir les distances, commençons par George Sand, bien que les commémorateurs aient fini par elle.

La tâche me sera douce, sous cette rubrique ; car parler de Mme Sand auteur dramatique, c'est parler sinon de ce qui ne mourra pas — ne promettons aucune immortalité ! — du moins de ce qui a survécu. Le reste a déjà péri.

Les orateurs officiels, Jules Claretie, Marcel Prévost, André Theuriet ont cru dresser un piédestal ; ils ont scellé une tombe après y avoir jeté de belles fleurs. En les écoutant, je songeais à un fait-divers macabre qui nous arrive de Vienne. On a exhumé de l'un des cimetières de la capitale autrichienne les restes de Johann Strauss, le chef de la lignée musicale de ce nom, mort en 1849. Le corps de ce dynaste était très bien conservé ; on reconnaissait encore les vêtements à la mode de l'époque, les bas à jour, les pantalons serrés, les souliers à boucles. Mais le violon de Strauss, le vaillant et méritant violon qu'on avait mis avec lui dans le cercueil était complètement réduit en poudre. Et, par un rapprochement de pensée, je me disais, au pied du monument de Sicard : « Dans ce qu'on a exhumé si publiquement, si théâtralement, seule la dépouille physique subsiste pour la foule. Grâce à de trop suggestives publications posthumes, par suite d'un phénomène extrêmement curieux de momification passionnelle, nous nous intéressons encore à l'Elle verbeuse du Lui spasmodique et lyrique ; nous la ressuscitons avec la robe à guimpe, les souliers à lacets, la rhétorique épistolaire : tout ce qui fut une femme et une amante. Quant à l'instrument de virtuosité littéraire, ce n'est plus qu'un petit tas de cendres. Les historiens des idées et des mœurs compulseront plus tard *Lélia* et *Valvèdre*, paperasses documentaires. Les lecteurs du vingtième siècle ne feuillettent même plus cet amas de récits sentimentaux et bavards. »

George Sand en habit d'homme.

Le violon du roman sandesque est tombé en poussière.

Mais voici que le « flûteau » sur lequel la dame de Nohant modula ses pastorales dramatiques, ses idylles au foin coupé, sort presque intact du cercueil entr'ouvert. On ne lit plus les livres ; on joue encore les pièces, et *Claudie* a triomphé le jour même où il avait fallu faire violence à la mémoire des auditeurs pour leur rappeler *Indiana* ou *Valentine*... Néant de la critique et vanités des jugements d'Aristarques !

Théophile Gautier écrivait : « Ce vigoureux génie, cette puissante organisation semble se renier à plaisir en abordant le théâtre et répudier les dons merveilleux dont la nature l'a douée. » Bonne femme, assez modeste mais point sotte, George Sand ripostait du tac au tac : 1° pour les sous-Gautier ou les Jules Janin en plein exercice : « La critique est rarement sérieuse en ce temps-ci ! » ; 2° à l'encontre des collaborateurs imposés ou tolérés : « Il y a une observation à faire, c'est que toutes les pièces que l'on ne m'a pas fait changer ont un vrai succès, tandis que les autres sont tombées ou ont eu un court succès » ; 3° à l'adresse des payants : « Chercher à plaire au public par des habiletés puériles et de lâches sacrifices à son prétendu manque d'idéal, ne serait pas, selon nous, le respecter ; ce serait, au contraire, le mépriser profondément. »

Ainsi préparée à la lutte, George Sand ne devait jamais perdre de vue l'objectif théâtral. Voici la liste de sa production : *Cosima* ou la *Haine dans l'Amour* ; le *Roi attend* (Théâtre de la République, 1848) ; *François le Champi* (Odéon, 1849) ; *Claudie* (Porte-Saint-Martin, 1851) ; *Molière* (Gaîté, 1851) ; le *Mariage de Victorine* (Gymnase-Dramatique, 1851) ; les *Vacances de Pandolphe* (même théâtre, 1852), et le *Démon du Foyer* ; le *Pressoir*, également au Gymnase, en 1853 ; *Mauprat* (Odéon, 1853) ; *Flavinio*



Cl. Mathieu Deroche



Le Musée " George Sand " à l'Odéon.

(Gymnase-Dramatique, 1854) ; *Maître Favilla* (Odéon, 1855) ; *Lucie* (Gymnase-Dramatique, 1856) ; *Comme il vous plaira* (Théâtre-Français, 1856); *Marguerite de Saint-Gemme* (Gymnase-Dramatique, 1859) ; le *Marquis de Villemer* (Odéon, 1864); plus *Mademoiselle de la Quintinie*, tirée d'un roman « anticlérical » et dont la représentation fut interdite par l'état de siège en 1872 ; les *Beaux Messieurs de Bois-Doré*, adaptation de Paul Meurice ; la *Petite Fadette*, arrangement de Charles Lafont et Anicet-Bourgeois ; sans compter le répertoire pour marionnettes du théâtre de Nohant : *Plutus*, le *Pavé*, le *Drac*, etc.

Dans tout ce bagage, la postérité a déjà fait son choix; deux cinquièmes ont péri, à l'origine, enlisés dans la vase de ce qu'on appelle le succès d'estime ; un autre cinquième, qui comprenait le *Marquis de Villemer* et le *Mariage de Victorine*, n'a dû un semblant de survie qu'à la virtuosité spéciale de certains interprètes : l'idylle, au crachat tuberculeux, de Mademoiselle de Saint-Geneix et du marquis philosophe n'est plus très ragoûtante ; quant à cette bonne Victorine, dont notre Oncle a dit avec beaucoup de justesse et plus de finesse qu'il n'en avait coutume : « Elle a l'originalité charmante de représenter un moment très fugitif que traversent toutes les jeunes filles et qu'il était très difficile de marquer au théâtre de traits précis, celui de l'amour inconscient », elle est démodée et ne paraît plus à son avantage que sur la scène du Conservatoire, pendant l'annuelle période des concours. »

George Sand, par Eugène Delacroix.

Seules les pastorales de George Sand sollicitent toujours et solliciteront longtemps encore l'émotivité du grand public. C'est que l'auteur de *François le Champi*, de *Claudie*, du *Pressoir* a réellement fait acte de créateur en dramatisant chez nous le genre pittoresque, en lui assurant son cadre et son ambiance. On sait avec quelle lenteur le sentiment de la nature a pénétré dans nos traditions littéraires. Un vers de Ronsard :

> J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage !

un vers de Molière :

> La campagne aujourd'hui n'est pas beaucoup fleurie...

indiquent presque seuls, à de notables intervalles, que nos ancêtres avaient des yeux pour voir les prés et les forêts. Quant à Jean-Jacques, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, ces trois illustres — la remarque est de Sainte-Beuve, du meilleur filon — avaient découvert la Suisse, l'Inde, l'Amérique. Il fallait George Sand pour découvrir le Berry et la Creuse.

Elle les découvrit avec une ferveur qui reste communicative. Elle embellit un peu trop les paysans et leur vocabulaire, et, comme je l'ai souvent réclamé, il est indispensable d'élaguer le patois surabondant et précieux du sandisme rustique, d'éliminer les *portements*, les *désespérances*, les *prospérations*, les *folletés* et autres énervantes pseudo-berrichonneries. Mais elle savait donner à ses villageois une robuste vitalité. Gustave Planche, témoin digne de foi, les déclarait « très simples et tirés de la vie réelle ». S'ils affectent quelque grandiloquence, c'est qu'ils se ressentent de la noblesse du genre, très humble en apparence, mais, en fait, comme le rappelait George Sand, l'idéal de tous les temps et de tous les peuples. Et elle ajoutait, avec une modestie émue : « Je n'ai pas prétendu faire une tentative nouvelle, j'ai subi comme nos bons aïeux et, pour parler comme eux, la demi-ivresse de la vie rustique. J'ai cherché à jouer aussi de ce vieux luth et de ces vieux pipeaux, chauds encore des mains de tant de grands maîtres, et je n'y ai touché qu'en tremblant, car je savais bien qu'il y avait là des notes sublimes que je ne trouverais pas. »

Elle en a trouvé quelques-unes, le couplet lyrique de la Gerbaude, les adieux de Claudie à Sylvain, la touchante et troublante idylle du Champi et de Madeleine Blanchet.



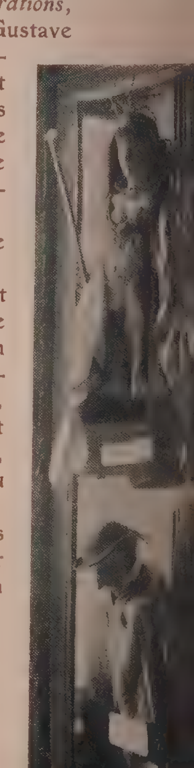
Marionnettes du théâtre de Nohant. (En haut " Balandard ".)

Notons encore ce détail original de l'assaisonnement de la bergerade à la sauce des thèses sociales. Leur ragoût est d'une saveur moderniste très prononcée dans ce qu'on pourrait appeler les deux pastorales majeures de George Sand : *François le Champi* et *Claudie*. La première ne réhabilite pas à moitié l'enfant trouvé, le bâtard ramassé au coin d'une haie : elle lui octroye une éclatante, une triomphante supériorité sur les pauvres diables d'enfants légitimes qui l'entourent et qui ont cette tare indélébile de pouvoir nommer leur papa comme leur maman. Quant à *Claudie*, le père Rémy, porte-parole de l'auteur, y développe éloquemment la théorie que Dumas fils devait reprendre dans les *Idées de Madame Aubray* et dans *Denise* : celle du droit à une réparation complète, à un reclassement social, non seulement sans réserves, mais à l'avant-premier plan, pour les victimes du libertinage masculin.

Les deux thèses sont discutables. Il est permis de croire que si les Champis ont des droits, ils ne sauraient revendiquer des privilèges ; et quant aux Claudies, leur exaltation conduirait à créer un rosiérat d'inconduite. Mais ce qui ne se discute pas, ce qui s'impose aux spectateurs, c'est la



George Sand, par David d'Angers.



Marionnettes du théâtre de Nohant (En haut la " Fée Azo

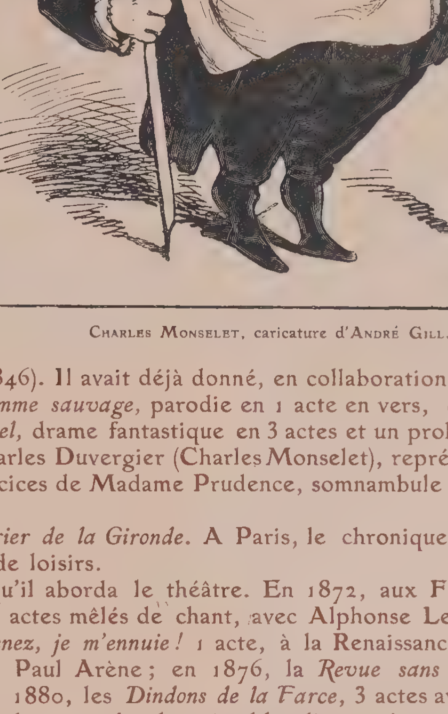
sincérité de George Sand et la conviction de son plaidoyer. « Comme la plante appelée héliotrope », la bonne dame de Nohant se tournait toujours vers le soleil de justice et d'amour.

Un rayon est resté dans ses pastorales, un rêve de transfiguration des humbles par le travail et de réhabilitation des riches par la charité. Et cette irradiation d'une belle âme est un foyer qui prêtera longtemps des apparences de jeunesse aux parties les plus caduques de son répertoire.

* * *

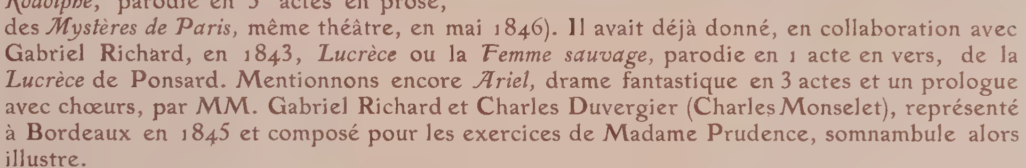
Il me reste bien peu de place pour parler du théâtre de Charles Monselet, du nouveau Bernis, de l'autre Gentil-Bernard dont l'autre jour j'inaugurai le médaillon, sous le péristyle du musée de Nantes, au nom de la Société des Gens de Lettres reconnaissante au bon poète Olivier de Gourcuff et à la municipalité nantaise d'avoir assuré ce cadre et ce repos au fils du tenancier du cabinet de lecture de la place Graslian.

A vrai dire, les deux tiers du bagage dramatique de Monselet sont à jamais périmés, mais c'est le sort de presque tous les producteurs. Du moins y retrouve-t-on l'observateur à la vision aiguë, le chroniqueur « rabelaisien par le ventre, voltairien par le style », comme le définissait Auguste Vitu, le poète dont Barbey-d'Aurevilly regrettait qu'il n'eût laissé filtrer son inspiration que « par veines rares, par gouttes et par gouttelettes », l'écrivain « à la note finement sensualiste », caractérisé par M. André Theuriet avec une rare justesse d'expression.



Charles Monselet, caricature d'André Gill.

Tout jeune, il avait eu un goût très vif pour la parodie, et, gamin irrévérencieux, il avait accroché sa fantaisie tapageuse aux gros succès de vente de Dumas père et d'Eugène Süe (les *Trois Gendarmes,* parodie en 1 acte en vers des *Trois Mousquetaires,* représentée aux Variétés de Bordeaux, en avril 1846 ; les *Mésaventures du Prince Rodolphe,* parodie en 5 actes en prose, des *Mystères de Paris,* même théâtre, en mai 1846). Il avait déjà donné, en collaboration avec Gabriel Richard, en 1843, *Lucrèce* ou la *Femme sauvage,* parodie en 1 acte en vers, de la *Lucrèce* de Ponsard. Mentionnons encore *Ariel,* drame fantastique en 3 actes et un prologue avec chœurs, par MM. Gabriel Richard et Charles Duvergier (Charles Monselet), représenté à Bordeaux en 1845 et composé pour les exercices de Madame Prudence, somnambule alors illustre.



Charles Monselet.

Ainsi se délassait le rédacteur du *Courrier de la Gironde.* A Paris, le chroniqueur en vedette de tant de petites feuilles eut moins de loisirs.

Ce fut seulement après l'Année terrible qu'il aborda le théâtre. En 1872, aux Folies-Dramatiques, les *Femmes qui font des scènes,* 3 actes mêlés de chant, avec Alphonse Lemonnier, musique de Ch. Hubans ; en 1873, *Venez, je m'ennuie !* 1 acte, à la Renaissance ; en 1875, l'*Hôte,* à la Comédie-Française, avec Paul Arène ; en 1876, la *Revue sans titre,* avec Alphonse Lemonnier, aux Variétés ; en 1880, les *Dindons de la Farce,* 3 actes avec le même collaborateur, à l'Athénée de la rue Scribe ; — plus les aimables livrets écrits pour Ferdinand Poise : en 1877, à l'Opéra-Comique, la *Surprise de l'Amour,* d'après Marivaux ; l'*Amour médecin,* dont un délicieux couplet au public précédait et excusait l'adaptation lyrique :

Messieurs, Mesdames, nous voilà
Avec Molière en escapade.
Dans les verts sentiers qu'il foula,
Messieurs, Mesdames, nous voilà.
Faut-il s'étonner de cela ?
Le génie est bon camarade...

En 1884, *Joli Gilles,* d'après d'Allainval ; enfin *Carmosine,* d'après Musset...

Arrêtons ici la nomenclature. Aussi bien le Monselet le plus intéressant au point de vue théâtral pourrait bien être non le producteur direct, mais le critique (il a laissé le remarquable volume des *Premières célèbres)* et surtout l'observateur des Petits-Paris de coulisses.

Le signataire de cette *Lorgnette littéraire,* où l'on trouve entre autres figurines réussies cet instantané... posthume d'Henry Monnier, qui devait justement partager avec Monselet les honneurs d'une commémoration tardive : « Je l'ai vu, je l'ai entendu, j'ai vu ce masque empreint, comme par une ironie étrange, d'une ressemblance napoléonienne ; j'ai entendu cette voix qui semblait sortir du ventre chamarré d'un polichinelle emphatique ; j'ai souri, j'ai ri à gorge déployée, j'ai frémi à ces onomatopées, à ces gestes, à ces regards, à ces mots que rien ne rappelle et qui ne ressemblaient à rien. » L'homme qui a tracé ce portrait — et tant d'autres — n'a pas apporté une contribution négligeable à l'histoire littéraire et théâtrale. On trouverait dans son œuvre les éléments d'un amusant panorama des dessous parisiens et boulevardiers de la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

Peut-être essayerai-je, quelque jour, de l'en dégager.

Camille LE SENNE.

Médaillon de Charles Monselet, par le statuaire Lebourg, inauguré à Nantes le 25 juin 1900.





SONNETS de L'ENTR'ACTE

Côté Cour
(où l'on encense)

Mlle Marie Leconte
De la Comédie-Française.

A celle-ci rendez les armes,
Coquettes aux airs précieux
A qui causèrent tant d'alarmes
Son rire clair et gracieux :

Sourire encor mouillé de larmes
Et qui brille dans ses grands yeux
Comme un arc-en-ciel plein de charmes,
Après l'orage, dans les cieux.

C'est la tendresse exquise et douce,
La source fraîche dans la mousse,
Le cœur dans sa sincérité...

En cette adorable Leconte
Triomphe la simplicité,
Et c'est la Cendrillon du conte.

Côté Jardin
(où l'on bêche)

Le Masque et le Visage

Hélas ! il contient plus d'un douloureux chapitre,
Le livre aux tranches d'or, au dos en maroquin !...
Les pleurs n'emportent pas tout le plâtre du pître,
Et le cœur saigne aussi sous l'habit d'Arlequin.

L'homme et l'auteur sont deux, en face du pupitre;
Combien d'âmes en deuil sous un clair casaquin !...
La main ne pense pas un seul mot de l'épître ;
C'est un Alceste, au fond, que le joyeux Pasquin.

Tel qui rit maintenant pleurera tout à l'heure :
Souffrira-t-il après ? S'amusait-il avant ?
Tout ce que nous voyons est comme un paravent

Derrière quoi l'acteur se déguise et nous leurre...
Mensonge ou dignité, nous cachons trop souvent
Sous le masque qui rit un visage qui pleure !

Henri SECOND.



M. Tristan Bernard. *Une répétition aux Mathurins.* Mlle Louise Bignon.



Théâtres à Côté

E finita la comedia, chez nous. Vers des scènes estivales ou des villégiatures réparatrices, ceux qui firent notre joie tout l'hiver sont partis. Nous les retrouverons. Où ? Partout, dans le moindre petit trou.

Nous les retrouverons dans les rôles qui leur valurent le succès ou — je le leur souhaite — en préparation des triomphes futurs ; car, pour le comédien, souffler est encore jouer.

Pourtant ils auraient bien gagné la paix des chants et des proses, tous seraient en droit de réclamer leur part de soleil, de verdure, leur part de bateau, de pêche, — voir si, comme on dit, la carpe sent toujours le larron — de reléguer les fards pour jouir béatement du farniente — le seul qui donne au visage ce velouté, cette fraîcheur, cet air de santé grasse et pléthorique... que je n'atteindrai jamais.

Oui, ils auraient le droit de s'attendre sous l'orme, hein, Delorme ?

Colossal ne fut-il pas leur labeur et nuls leurs loisirs ? tout le jour étudiant, répétant, ressassant ; — à s'assietter — le soir pour la galerie, volant, aimant, pillant, violant, assassinant, ridiculisant, et qu'encore ! mourant aussi, pour le plaisir de renaître aussitôt, et même pour tout de bon, de fatigue excessive, aveulis devant le demi-blonde... ou la brune énamourée.

Car ce n'est pas un métier de paresse que la petite profession ! Le vrai talent ne court pas les ruts, quoiqu'on en dise. Il faut bûcher, ou gare la bûche !

Au rôle su, d'autres succèdent ; même, pour l'artiste attitré, c'est concurremment : dans la première pièce personnifiant un paysan, dans la seconde un notaire, et parfois dans la troisième, un évêque, — quand il ne se produit pas dans les cinq actes du spectacle.

Ah ! rideau baissé et portes closes, la plupart de nos accotartisses n'ont guère envie de reprendre pour leur compte particulier les madrigaux jolis, les regards langoureux, les phrases tendres et charmeresses, les élans passionnés, les gestes audacieux et partant victorieux. Si l'étoile du berger les surprend sans sommeil auprès de la bergère, c'est que l'insomnie les énerve, que les inquiète le doute des conceptions, que la frayeur les prend dans l'impossibilité de saisir le geste, la trouvaille géniale qui sacre. Que ce soit musique, peinture, sculpture ou art scénique, dans tous ces arts, l'impair a tort.

Mlle Louise Bignon.

Mais il n'est pas que des esprits livrés aux idées chagrines, il y a des éveils agréables, maintenus par de gentils Espoirs volant au ciel de lit, sautillant par la chambre conquise aux rêves superbes, peut-être exiguë, mais assez large pour l'éploiement d'une gloire aux ailes blanches ocellées d'or monnayé. Le rêve n'est que la réalité en portefeuille. On joue... feux ! à volonté, alors. N'est-ce pas, vous qui fûtes les vedettes de nos avant-gardes : Mmes Louise Bignon, Margel, Otéro, Faury, Levy-Leclerc, Rachel Launay, Varna, Lola Noyr, Eugénie Noris, Meryem ; MM. Gouget, Dubosc, Le Gallo, Rambert, Dufrenne, Brizard, Lurville, Robert Lagrange, Schultz, C.-A. Carpentier, Boucher, Saidreau, Spark... et tous aussi que j'oublie, Grands Guignols, Mathurins et Capucins hilares.

Mais laissons ces enfants à leur *mer* et passons en revue les pièces qu'ils marquèrent de leur génie comique ou tragique.

Ce ne sera pas l'amer à boire : la production de cette saison ayant été plutôt bonne, très plaisante et terrible en ce qui concerne le Grand-Guignol ou *Deux heures du matin, quartier Marbœuf*, de MM. J. Lorrain et Coquiot, prit dès le début son quartier d'hiver, en compagnie des *Demi-Veuves*, succès de moitié pour MM. d'Hurcourt et de Rouvray, auquel ne nuit pas la *Barbe* de M. Laut, et l'*Entôlage*, bien pratiqué par M. Jougla, sous le *Hue cocotte !* de MM. Nanteuil et Faverne.

L'angoissante, l'affolante situation du *Vieux de la*

Mme Noris.



Grand Guignol. Mais, quelqu'un troubla la fête.



Grand-Guignol. — « La question des huiles ».

Rouquine, fit honneur à M. Charles Foley dont on se rappelle le drame terrifiant : *Au Téléphone*.

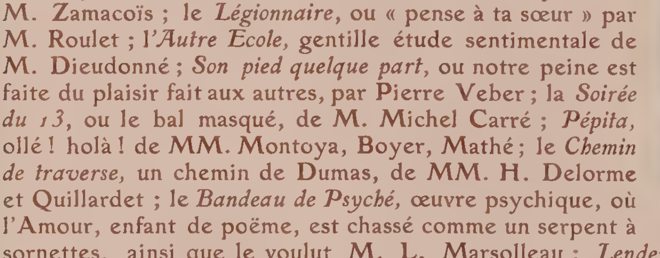
Son Excellence n'est pas de bois, de M. Bonis-Charancle, fut du bois dont on fait les flèches et marcha... comme le *Casino, Hôtel, Jeux*, de MM. H. Delorme et Numès, sur une roulette.

Mais la grande péripatéticienne fut la *Petite bonne sérieuse* de MM. Timmory et Mannoussi, que le fou rire faillit aliter sérieusement, à la satisfaction du *Meilleur ami*, de M. Dieudonné, qui s'afficha longtemps. *Mais quelqu'un troubla la fête*, de M. Marsolleau, troubla la bête qui sommeillait en nous, et avec la *Question des huiles*, de M. Jean Drault, alluma les quinquets des censeurs. *Hôtel de l'Ouest, chambre 22*, d'effroi fit perdre le nord aux spectateurs qui exigeront désormais de MM. J. Lorrain et G. Coquiot deux cadavres par acte. La critique ne pouvant perdre ses droits, M. Nozière offrit un jeu de bague qui plut beaucoup, surtout à *Mademoiselle Adolphine, commère*, pauvre comme hère. Enfin *Par Charité*, de MM. de Soria et Gounouilhou, parut d'une action très louable.



Mlle Marguerite Genty.

AUX MATHURINS. — La palme d'or décernée à *Fémina-Revue*, de MM. Bonnaud, Blès, Marinier, Fragson, Lud et Mathé, qu'encadra de *Galon, Par Habitude, Antoinette*, de M. Tristan Bernard ; le *Bal noir*, de M. Michel Carré, rouvrit l'ère du succès, suivi de *Comme on fait son lit*... on touche, de M. Thalasso ; *Pour se lancer*, un acte rebondissant de MM. Guillemaud et Dehère ; *T'en as un grain*, tout un champ de ris, de MM. Meudrot et Carpentier ; *Pstt !* un appel téléphonique et fenestral de Willy ; l'*Orage d'hier*, éclairs de chaleur de M. Marc Sonal ; *Aladin ou la Lampe merveilleuse*, une jolie série d'abat-jour signée Métivet ; la *Chance de Françoise*, porto blanc, de M. de Porto-Riche ; le *Captif*, variations pour violon sur bigame, par M. Tristan Bernard ; le *Protecteur*, ou le couvert avec la couverture, de M. Picard ; l'*Amant délicat*, non bis in Yquem ; l'*Aragonaise*, ou comment on meurt pour un Franc, par M. Gailhard ; l'*Étoile en chambre*, Bertynade de M. Zamacoïs ; le *Légionnaire*, ou « pense à ta sœur » par M. Roulet ; l'*Autre Ecole*, gentille étude sentimentale de M. Dieudonné ; *Son pied quelque part*, ou notre peine est faite du plaisir fait aux autres, par Pierre Veber ; la *Soirée du 13*, ou le bal masqué, de M. Michel Carré ; *Pépita*, ollé ! holà ! de MM. Montoya, Boyer, Mathé ; le *Chemin de traverse*, un chemin de Dumas, de MM. H. Delorme et Quillardet ; le *Bandeau de Psyché*, œuvre psychique, où l'Amour, enfant de poëme, est chassé comme un serpent à sornettes, ainsi que le voulut M. L. Marsolleau ; *Lendemain de Noce*, polarisation croustilleuse de M. Maxime Formont ; et puis l'*Amour passe*.., sans rien casser, trop tôt lassé, par MM. Castelli et Perrin.



Mlle Varna.

AUX CAPUCINES. — La *Peur*, parfaitement simulée, de M. Duquesnel, — Faury-re, n'est-ce pas, M. Ferda-Trebor ? — prit M. Mortier qui, pour faire une *Fin de vertu*, comme MM. Tarride et Rivoire, monta *La Boutique à quat'sous* — sous-entendus — gérance de M. Redelsperger, et put prendre bientôt une *Tactique offensive*, secouru par *Ludine*, de M. Jean Lorrain, qui donna son coup de collier et fit tomber quelques murailles, tout comme M. J. Moy et Rouvray *En revenant de Jéricho*. La *Rose Mousse* — non de Jéricho — de MM. Alexandre, Peter Carin et Lecoq, embauma un temps, le *Dossier secret*, de M. J. Turbin, parfuma — une heure — la *Revue des Capucines*, pour s'enfouir, hélas ! parmi les *Lettres posthumes*, de M. Berr de Turique, charmantes d'ailleurs.

Pour trente-deux francs, — ou trente-deux cinquante, — MM. Vely et Miral firent la loi au succès, munis d'un bon *Constat* de M. Théo Bergerat, qui prêta la *Main*, de M. Bereny, pour servir le *Souper d'adieu* de Schnitzler — Vaucaire — souper de clôture pour la critique, car vint la grande semaine, la grande Balthy-Revue de M. Michel Carré, les grandes recettes... et mille regrets pour la chronique ordinairement invitée aux soirées dite de gala. Sinon des loges... un peu de logique, monsieur le Directeur.



Henry FRANSOIS.

Clichés de la Revue Théâtrale



M. Gouget.
Grand-Guignol. — " L'Interview ".





Marie Laurent



Mme Marie Laurent (1869).

Marie Laurent, qui vient de mourir à l'âge de soixante-dix-neuf ans, tient une place des plus considérables dans l'histoire du théâtre du dix-neuvième siècle.

Pendant près de soixante ans — car elle débuta vers 1843 ou 1844 à Rouen, dans *Paul et Virginie* et jouait encore en 1902 au Théâtre-Antoine — elle ne s'arrêta point de créer les rôles les plus importants, y déployant un talent qui ne se ralentit point une seule fois.

Son emploi, l'emploi des mères dramatiques ou tragiques lui devint tellement personnel que l'on dit couramment : Ce rôle, c'est une Marie Laurent, comme on dit encore, c'est un Frédérick Lemaître, c'est un Félix, c'est un Arnal.

Dans cet emploi, elle eut pourtant une rivale que d'aucuns lui préféraient : Émilie Guyon, qui fut à la Comédie-Française. Aujourd'hui, pour le grand public, le nom seul de Marie Laurent est resté dans les mémoires.

C'est que la renommée des comédiens et des comédiennes passe vite. Émilie Guyon est morte il y a longtemps déjà, tandis que son émule a continué son émouvante carrière sur toutes les scènes du boulevard.

J'avoue que j'ai été un peu effrayé lorsque j'ai voulu établir la liste des pièces créées ou reprises par Marie Laurent. Les dictionnaires donnent les principales, mais les nommer toutes ou presque toutes, car on en oublie fatalement, est un véritable travail de Bénédictin.

Espérons que les vrais amateurs de théâtre m'en sauront gré.

Quelques mots d'abord sur son enfance et son adolescence.

Marie Luguet, de la famille de comédiens Luguet — René Luguet, son frère, est mort il y a peu de temps; nous en avons parlé ici même — naquit à Tulle, en 1826, au premier étage d'un café de la Place de la Comédie, un dimanche de Fête-Dieu. Elle était le treizième enfant et la première fille.

A trois ans, son père la mit sur les planches; plus tard, on la chargea des rôles de Mme Volnys et elle accompagna son père à Amiens.

Puis elle resta dix années sans jouer.

Enfin elle put obtenir un engagement à Rouen et débuta dans l'emploi des jeunes premières.

On sait que jadis le public du théâtre de Rouen avait une réputation de *rosserie* bien établie.

« Monsieur, s'écriait un Rouennais avec l'autorité d'une haute situation chèrement acquise, je suis le fils d'un homme qui a sifflé Talma ! »

Panneau du théâtre de l'Odéon.

Mais la candeur de la débutante désarma les tigres rouennais. Marie Luguet fut charmante dans *Paul et Virginie* qu'elle joua avec son frère. Les larmes eurent raison du parterre.

Disons en passant que ce *Paul et Virginie* doit être un drame en 5 actes de Cormon et Albert.

La jeune artiste resta peu de temps à Rouen, elle alla à Toulouse, où elle joua tout : le vaudeville, la comédie et même l'opéra. Elle chanta dans le *Puits d'amour* (de Senbe, de Leuven et Balfe) le rôle de Mlle Révilly et Eldvige de *Guillaume Tell*.

Le public toulousain, plus indulgent ou plus connaisseur que d'autres, applaudit la comédienne pour ne pas décourager la chanteuse.

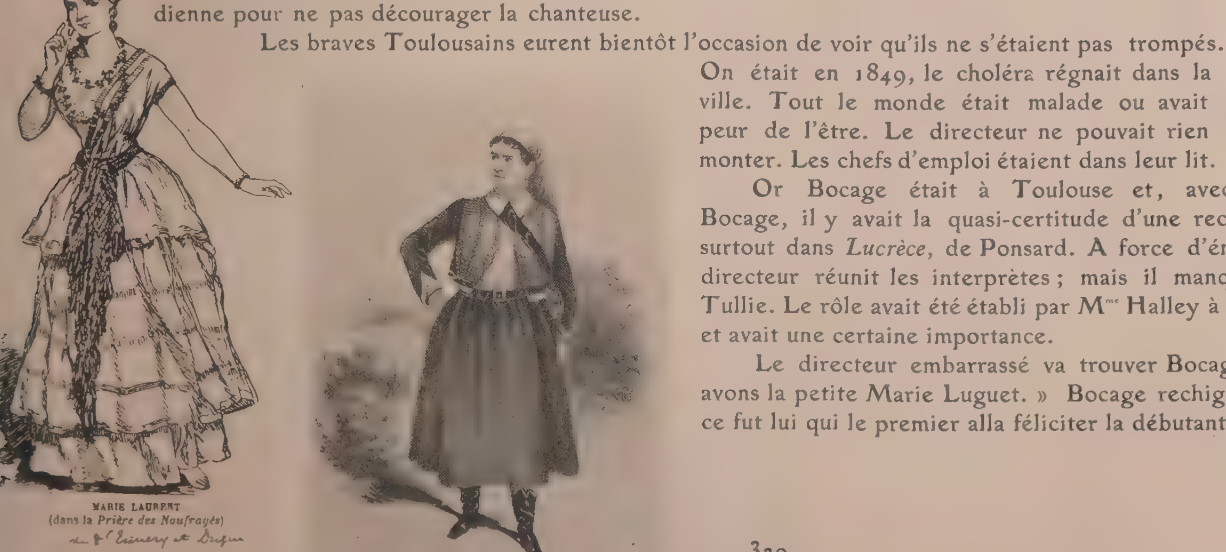
Les braves Toulousains eurent bientôt l'occasion de voir qu'ils ne s'étaient pas trompés.

On était en 1849, le choléra régnait dans la ville. Tout le monde était malade ou avait peur de l'être. Le directeur ne pouvait rien monter. Les chefs d'emploi étaient dans leur lit.

Or Bocage était à Toulouse et, avec Bocage, il y avait la quasi-certitude d'une recette, surtout dans *Lucrèce*, de Ponsard. A force d'énergie, le directeur réunit les interprètes; mais il manquait une Tullie. Le rôle avait été établi par Mme Halley à l'Odéon, et avait une certaine importance.

Le directeur embarrassé va trouver Bocage et lui dit : « Nous avons la petite Marie Luguet. » Bocage rechigna un peu, accepta, et ce fut lui qui le premier alla féliciter la débutante.

La Poissarde.



MARIE LAURENT (dans la *Prière des Naufragés*)

M. MARIE LAURENT

Marianne.

Jack Sheppard, des *Chevaliers du Brouillard*.

La *petite* Marie Luguet abandonna vite les ingénues et se lança fièrement dans les premiers rôles.

Elle alla à Bruxelles. Un jeune artiste, Laurent, qui chantait les barytons au théâtre de la Monnaie, lui donna des conseils et devint son mari. Marie Laurent, dès lors, joua deux grands rôles : *Marie-Jeanne* et *Madeleine*, un drame oublié d'Anicet Bourgeois et d'Albert.

De Bruxelles, elle accompagna son mari à Marseille où son succès fut considérable. Le régisseur, M. Vizentini, l'emmena à l'Odéon qu'il venait de prendre, succédant à Bocage.

Pour ses débuts elle n'eut pas de chance, elle dut jouer dans une *Isabelle de Castille*, due à la plume d'un Monsieur Baget et dans la *Fille d'Eschyle*, d'Autran. La fille du grand poète grec fut assassinée par la Révolution, et celle du comédien Luguet reprit le chemin de la province ; pas pour longtemps toutefois, car elle revint à l'Odéon dire les vers de Racine dans *Phèdre*, pour se consoler de ceux de M. Baget.

Le bon rôle arriva bientôt et dans *François le Champi* (Déc. 1849), cent trente fois de suite, elle émotionna les Parisiens.

Elle joua aussi à l'Odéon : le *Chariot d'Enfant*, de Méry, Gérard de Nerval et Bocage ; les *Contes d'Hoffmann*, de Jules Barbier et Michel Carré ; et le *Testament d'un Garçon*, de Desnoyer et Nus.

Marc Fournier était devenu directeur de la Porte-Saint-Martin. Il l'engagea de suite. Sa première pièce fut l'*Imagier de Harlem*, de Méry, Gérard de Nerval et Bernard Lopez qui ne réussit point.

Egalement à la Porte-Saint-Martin : les *Nuits de la Seine*, de son directeur, Marc Fournier, rôle de La Filoche. Son véritable premier grand succès fut la *Poissarde*, rôle de Madeleine Pailleux (Ambigu).

Nous trouvons en 1853 : la *Case de l'Oncle Tom*, le *Fils de la Nuit*, la *Prière des Naufragés*.

De 1854 à 1857 : *Maître Favilla*, de George Sand ; l'*Orestie*, de Dumas père, rôle de Cassandre. Son frère, Henri Luguet, jouait celui d'Agamemnon ; *Shakespeare*, de Ferdinand Dugué ; la *Belle Gabrielle*, rôle d'Henriette d'Entragues ; son futur second mari jouait celui de La Ramée.

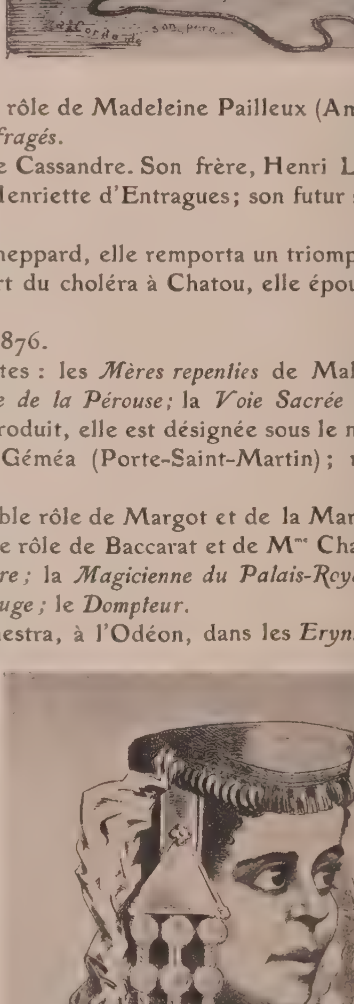
En Juillet 1857, nous arrivons aux *Chevaliers du Brouillard* où dans le rôle de Jack Sheppard, elle remporta un triomphe.

C'est en jouant cette pièce que, veuve depuis quatre ans de Laurent qui était mort du choléra à Chatou, elle épousa son camarade Desrieux qui tenait le rôle de Tamise.

Desrieux qui fut très remarqué dans *Thérèse Raquin* à côté de sa femme, mourut en 1876.

Continuant nos recherches, nous avons recueilli de 1858 à 1860 les créations suivantes : les *Mères repenties* de Mallefille, rôle de Rose Marquis (Porte-Saint-Martin). Reprise en 1860 au Vaudeville : le *Voyage de la Pérouse* ; la *Voie Sacrée* ou les *Etapes de la Gloire*, particularité curieuse : dans cette pièce, une des rares où le fait s'est produit, elle est désignée sous le nom de Mme Laurent-Desrieux ; la *Tireuse de Cartes*, rôle de Géméa (Porte-Saint-Martin) ; reprise en 1866 à l'Ambigu : la *Reine des Blanchisseuses*.

De 1861 à 1870 : la *Bouquetière des Innocents*, double rôle de Margot et de la Maréchale d'Ancre ; l'*Aïeule*, rôle de la Duchesse ; *Rocambole*, double rôle de Baccarat et de Mme Charmet ; la *Voleuse d'Enfants*, rôle de Sarah Waters ; la *Meunière* ; la *Magicienne du Palais-Royal* ; les *Amours de Paris* ; la *Tzarine* ; les *Fugitifs* ; la *Princesse Rouge* ; le *Dompteur*.



Caricature de la *Tireuse de Cartes*.

Après la guerre, en Janvier 1873, elle crée Klytemnestra, à l'Odéon, dans les *Erynnies* de Leconte de Lisle. D'après l'avis des lettrés, c'est son plus beau rôle.

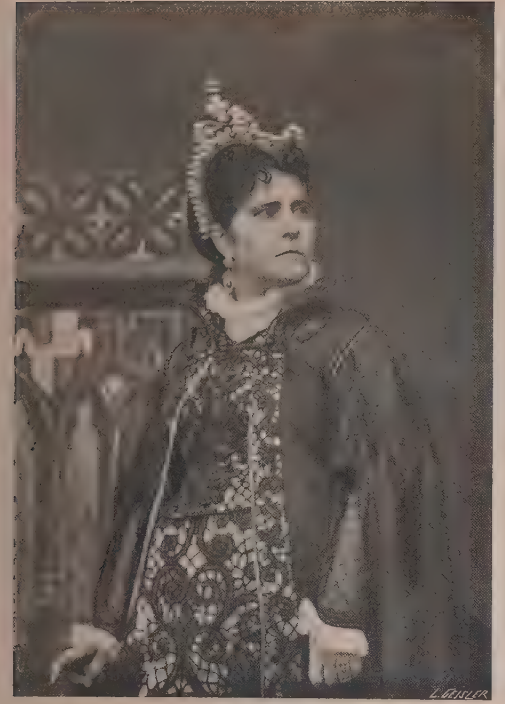
De 1873 à 1888 : *Thérèse Raquin* ; la *Haine*, rôle d'Uberta ; *Regina Sarpi* de Denayrouze et Georges Ohnet ; l'*Espion du Roi* ; l'*Hetman* de Paul Déroulède, rôle de la Marucha ; *M. Chéribois* ; *Michel Strogoff*, rôle de Marfa ; *Quatre-vingt-treize*, rôle de la Flécharde ; *Théodora* (Tomyris) ; Henri Luguet jouait Bélisaire ; *Martyre* ; l'*Amirale* ; les *cinq doigts de Birouk* ; le *Ventre de Paris* ; *Germinal* (La Maheude). Nous en oublions.

Ses dernières créations furent dans *Pêcheurs d'Islande* (Théâtre-Antoine), la *Gitane*, la *Chanson du pays* (Ambigu 1901) et la *Terre*, rôle de la Grande (Théâtre-Antoine, 1902).

Marie Laurent a repris différents rôles avec une telle puissance qu'elle a toujours supporté la comparaison avec ses devancières. C'est ainsi que dans *Marie-Jeanne* ou la *Femme du Peuple*, qu'elle a rejoué en 1874 avec son frère René Luguet ; *Notre-Dame de Paris* ; *Lucrèce Borgia* ; *Marie Tudor* ; la *Tour de Nesle* ; *Trente ans ou la Vie d'un Joueur* (avec Frédérick Lemaître), elle fut admirable et contenta les critiques les plus difficiles.



Rôle de Géméa de la *Tireuse de Cartes*.



Marie Tudor.

On a beaucoup *chronique* ces temps-ci sur Marie Laurent. C'était d'actualité. On peut résumer l'opinion littéraire en citant ces quelques lignes de M. Jules Claretie dont on trouve toujours la signature autorisée, lorsqu'il s'agit de théâtre.

« Qui dit Marie-Jeanne, écrit-il, évoque aussitôt l'idée de ce qu'il y a de plus doux, de plus touchant, de plus vénérable et de plus poétique au monde : La mère ! »

En dehors de ses dons dramatiques considérables, Marie Laurent était servie par un organe merveilleux.

« La voix de Mme Marie Laurent, dit Francisque Sarcey *(Comédiens et Comédiennes)*, une voix superbe à deux timbres, l'un « grave et profond qui est capable d'exprimer des passions « profondes, l'autre cristallin et clair qui traduit en notes gaies « et gouailleuses la malice des gamineries parisiennes. »

En effet, notre comédienne était d'une nature très gaie et elle adorait faire des farces à ses camarades. Toute sa vie, au théâtre, elle a rimé les *blagues* que l'on se fait entre artistes et jamais le public ne s'est aperçu qu'au moment où elle semblait le plus émotionnée, elle préparait une plaisanterie à son partenaire.

On raconte qu'à l'âge de trois ans, figurant auprès de Gonthier, du Gymnase, dans le *Soldat Laboureur*, à cette question :

— Enfant, as-tu un père ?

Elle avait à répondre un simple oui. Elle dit :

— Oui. C'est M. Luguet.

Qui sait ? Cette amusante réplique, qu'on attribue à l'émotion, la petite Marie l'avait peut-être lancée pour faire une farce.

Le Hetman.

Ceux qui ont joué avec Marie Laurent se rappellent toutes les plaisanteries qu'elle leur débitait et combien ils avaient du mal à garder leur sérieux !

A Tailhade, un soir, qui jouait un traître, naturellement, elle avait de sanglants reproches à adresser. Elle l'empoigne, tournant elle-même le dos au public, et, découvrant bien son camarade : Assassin ! Assassin ! lui crie-t-elle dans la figure et en poussant ces mots de sa voix si grave et si convaincue, elle lui tire la langue. Le malheureux assassin ne sait plus quelle contenance tenir et fait une grimace horrible pour ne pas se tordre de rire.

Emilie Guyon, dont nous avons parlé au début de cet article, et qui joua quelques fois avec Marie Laurent, répondait aux blagues de celle-ci par d'autres blagues. Mais Marie Laurent avait toujours le dernier.

Dans un drame dont le nom m'échappe, à un moment, Marie Laurent prenait les mains de Mme Guyon, et lui réclamait son enfant — toujours ! — Elle lui glissa quelque chose. Emilie Guyon s'y attendait. Qu'est-ce que cela pouvait être ? Elle serra. Horreur ! L'objet s'épandit en un liquide qui lui remonta dans le bras.

Il lui fallut jouer toute la scène avec cette chose visqueuse dont elle ignorait la matière. C'était simplement un œuf très peu cuit auquel la future créatrice de Klytemnestra avait eu la patience d'enlever la coquille et de n'y laisser que la pellicule.

Heureux temps où les comédiens s'amusaient en exerçant leur profession !

Lucrèce Borgia.

Enfin, la plus belle création de Marie Laurent a été l'Orphelinat des Arts, dont elle fut la présidente et dont elle s'occupa jusqu'à la dernière minute de sa vie.

Lorsqu'on lui donna, en 1888, le ruban rouge, on peut dire que jamais croix ne fut plus dignement méritée.

Ah ! l'Orphelinat des Arts.

Comme a dit notre excellent confrère, M. Montorgueil, c'était son rôle d'élection, elle y fut tendre, ingénieuse et sublime. Le jour de l'apothéose, lorsque le 6 juin 1901, à l'Opéra, tout Paris lui apporta son hommage, on ne l'oublia point. Il jaillit de bonnes et chères larmes, et cette rosée du cœur fut douce à son cœur quand deux petites orphelines s'avancèrent sur la scène et lui offrirent des fleurs, alors que Mme Réjane lui disait :

..... Assez de fois, par les soirs, triomphantes,
Nous avons, avec vous, pleuré sur des enfants,
Au théâtre, en pleine chimère,
Pour que ce soir, non plus en des drames rêvés,
De vrais mignons perdus et par vous retrouvés
Accourent embrasser leur mère.

EUGÈNE HEROS.




Cl. Mathieu Deroche.



Dernière photographie de
Mme MARIE LAURENT, prise lors du Centenaire de Victor Hugo.

Dessin de Tony Minartz.



AU JARDIN DE PARIS



Concerts et Music-Halls

LE JARDIN DE PARIS

Je ne sais pas si les Jardins de l'Alcazar étaient réellement les délices des rois maures. C'est une opinion qui se chante couramment sur de la musique de Donizetti, mais ce n'est point là une raison pour que ce soit vrai.

Par contre, j'ai la ferme assurance que le Jardin de Paris fait les délices des Parisiens et des étrangers qui séjournent ici.

C'est qu'en vérité, ce Jardin de Paris est un établissement bien particulier : à la fois music-hall, lieu de promenade, bal, théâtre, que sais-je? Certes, chacun de ces éléments de vogue a ses partisans, mais je crois bien que la grande masse des habitués, un peu indifférente aux exhibitions diverses, garde ses préférences au spectacle gai, coloré, toujours le même et cependant toujours nouveau, que donne le public lui-même et auquel il est si charmant d'assister, commodément enfoui dans ces confortables fauteuils d'osier vastes, « profonds comme des tombeaux, » qui tendent un peu partout, dans ce riant jardin, leurs bras hospitaliers aux bons flâneurs, aux doux paresseux, comme aussi aux sympathiques débauchés « lassés par leurs travaux. »

Mais il n'y a pas, dans le monde, que des contemplatifs et la direction, louablement éclectique, offre à ses visiteurs les divertissements les plus variés.

Sur la scène se montrèrent, ces temps derniers, ou se montrent encore, la belle Odette Valery dans ses danses andalouses ; Mlle Jeanne Giralduc, cantatrice à la voix généreuse et exercée ; l'amusante troupe tyrolienne Wilhelm, les danses hongroises, par le trio Wora, d'autres encore, et, pour finir, un cinématographe vertigineux. Mention spéciale doit être faite de la jolie divette Mary Melsa, élève de Jean Lassalle, transfuge de l'Opéra, qui triomphe chaque soir au Jardin de Paris avant d'aller moissonner de nouveaux lauriers aux Variétés, où elle vient d'être engagée par M. Samuel.

Autour du kiosque, où le maëstro Gauwain conduit avec une habileté consommée son orchestre de virtuoses, ce sont, à un certain moment de la soirée, des quadrilles échevelés, des valses vertigineuses, exécutés par des célébrités chorégraphiques comme Mélinite, Pirouett', Muguet, etc. Les vieux Parisiens jettent un regard pensif sur ces ébats, qui leur rappellent les joies lointaines de Mabille, lieu de plaisir disparu...

Faut-il noter les tirs, les bars, les exhibitions de poses plastiques, les glissières, et aussi le petit salon de photographie où Sartony se tient à la disposition des groupes joyeux désireux de conserver un souvenir palpable d'une agréable soirée?

Tant de divertissements accumulés ne semblèrent point encore assez à M. Oller ; l'avisé directeur du Jardin de Paris s'est souvenu qu'il avait fondé naguère, rue Saint-Honoré, le cirque Oller, devenu depuis le Nouveau-Cirque, et il a voulu ajouter un cirque aux attractions de son coquet établissement.

Mlle Melsa.

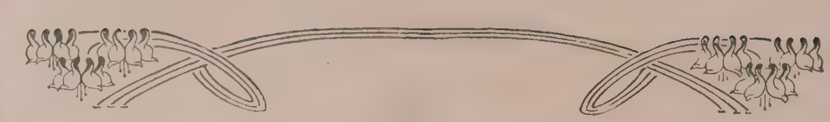
Quand l'heure du cirque est arrivée, pendant que les accords bruyants de l'orchestre attirent tout le monde autour du kiosque, des hommes de service ont tôt fait d'enlever les chaises et les guéridons alignés devant le théâtre, de dérouler par terre un vaste tapis-brosse autour duquel ils ajustent des boiseries découpées qu'ils disposent circulairement, et voilà improvisé en un clin d'œil une jolie petite piste. Sur cette piste minuscule, la troupe Great Prosper vient exécuter des acrobaties mirobolantes, puis Mlle Blanche de Marcigny se produit, à la grande joie des amateurs d'équitation, dans un numéro de haute-école de tout premier ordre, puis on applaudit la gracieuse maëstria de Mlle Arlette Clary dans la présentation de ses chiens et de ses chats merveilleusement dressés. Cette innovation, est-il besoin de le dire, a été fort goûtée et c'est justice.



Mlle Arlette Clary.



Mme D'Assy, dans la *Tosca*.



Le Théâtre à l'Étranger

LE THÉATRE-ROYAL DE LA MONNAIE

PENDANT L'ANNÉE 1903-1904

La direction du Théâtre-Royal de la Monnaie offre des difficultés dont les amateurs de musique théâtrale ne paraissent guère se douter. Le public qui le fréquente habituellement est sévère, et, il faut le reconnaître, quelquefois très rigoureux dans ses appréciations. Il est composé de connaisseurs, dont le goût très fin et très exercé a de grandes exigences, de gens du monde moins aisés à satisfaire que le public mobile et toujours renouvelé qui suit les représentations de l'Opéra de Paris, de vieux et de jeunes abonnés, personnels et parfois absolus dans leurs jugements.

Ensuite le Théâtre de la Monnaie a des traditions de supériorité musicale et d'interprétation scénique qui imposent à ses directeurs des obligations dont le poids est assurément fort lourd.

Choisir les pièces du répertoire, discerner parmi les œuvres nouvelles celles qui marquent et sont appelées à un succès durable, faire revivre celles des œuvres anciennes dont s'accommodent les goûts et les aspirations des contemporains, évoluer vers ce qui est beau, neuf et original tout ensemble, c'est une tâche des plus délicates qui demande un sens esthétique très élevé, un art musical très profond et la connaissance très exacte du milieu avec lequel il importe de s'harmoniser.

Ces difficultés ne sont pas les seules.

Les obstacles à l'exécution d'un large programme ne proviennent pas seulement du choix des pièces et des interprètes : elles viennent surtout de l'optique particulier de l'auditeur dans une grande ville, qui n'est plus la cité provinciale et pas davantage la grande capitale, la cité cosmopolite, et, d'autre part, des exigences croissantes des artistes. A Napoléon Ier qui se plaignait un jour des prétentions élevées de certains acteurs, l'un d'eux lui répondit : « Eh bien ! Sire, faites chanter vos généraux ». L'artiste de talent n'ignore pas le prix de son concours ; il le taxe très haut et, ce qui est destructif de toute bonne organisation, prétend imposer sa loi au théâtre qui l'accueille. Il entend soumettre à ses caprices ou à son ambition parfois démesurée, l'administration avec laquelle il fait un traité. Certes le fait ne se produit pas toujours, mais il se réalise assez souvent pour créer aux directeurs de théâtres de sérieux embarras. Et puis, les habitués se laissent entraîner eux aussi à épouser les querelles particulières qui surgissent ; ils y prennent position et, par leur influence, font pencher la balance dans l'un ou l'autre sens.

M. Albers (Wotan, dans la *Valkyrie*)



Mlle Eyreams, dans *Mireille*.

MM. Kufferath et Guidé se sont joués de ces difficultés. Ils les ont résolues habilement. Ils ont apporté d'autre part, dans la composition de leur programme, un éclectisme et une sûreté de goût qui ont resserré entre eux et les auditeurs de notre grande scène lyrique, les liens de sympathie qu'avaient noués le renom artistique dont ils jouissaient déjà à juste titre. S'ils ont dû, au début de la saison théâtrale, lutter contre la mauvaise volonté de certains artistes, si quelques hésitations et quelques tâtonnements se sont manifestés alors dans l'orientation de leur plan d'ensemble, ils n'ont pas tardé à marcher d'un pas ferme dans la voie qui

Clichés Klary.



M. Dalmorès, dans le *Prophète*.

devait les conduire au succès. Ils se sont révélés en même temps novateurs, ils n'ont pas hésité à préférer au triomphe facile les victoires que seuls procurent de vaillants efforts, soutenus par la clairvoyance des œuvres destinées à survivre. Leurs préférences se sont réparties entre la grande musique allemande, la grande musique italienne et les contemporains français de haut mérite. Ils n'ont pas donné moins de trente-sept représentations de Wagner et vingt-deux de Meyerbeer ; trente-six de Massenet, vingt-six de Gounod, douze de Chausson ; onze de Puccini et huit de Mascagni.

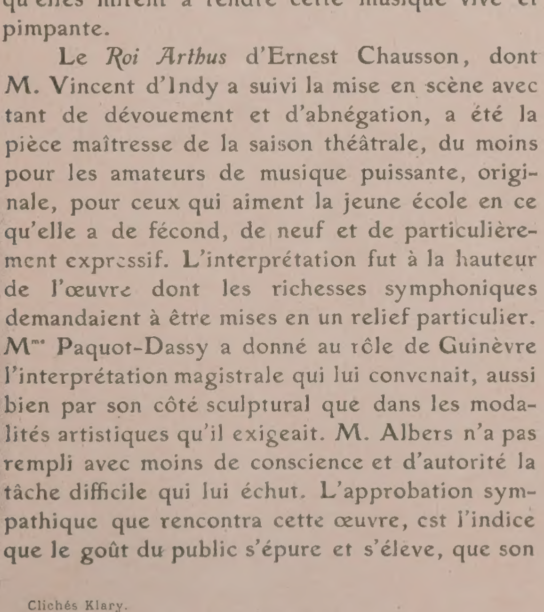
Tannhaüser, *Lohengrin*, les *Maîtres Chanteurs de Nurenberg*, la *Walkyrie*, le *Crépuscule des Dieux* ont figuré tour à tour au programme du Théâtre de la Monnaie et ont rencontré des interprètes dont les moyens égalaient la compréhension profonde qu'ils avaient du sens caché de la théorie wagnérienne : Mme Litvinne et M. Dalmorès ont, par leur large conception des rôles difficiles qu'ils avaient à remplir, par l'art qu'ils ont mis à se mouvoir avec aisance, souplesse et force morale, au milieu des aspérités de cette musique complexe, puissamment contribué à donner à ces représentations un éclat inaccoutumé et à leur conquérir la faveur croissante d'un public rebelle, il y a peu d'années encore, à ces initiations.

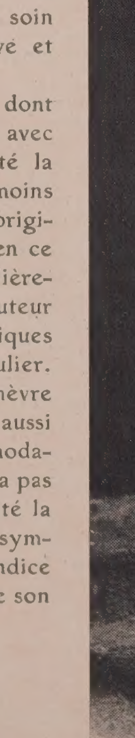
Les *Maîtres Chanteurs* ne nous ont-ils pas donné, par la reconstitution fidèle du milieu, le souci de vérité apporté aux moindres détails des costumes et des décors, l'illusion d'une cité germanique à la fin du moyen âge, avec ses habitudes communières et ses mœurs pastorales ? La distribution des rôles ne fut pas faite avec moins de discernement. Elle fournit l'occasion à M. Albers de mettre en relief la puissance soutenue de sa voix et son rare talent de comédien. Mme Dratz-Barat a détaillé également son rôle avec un charme qui égalait la confiance qu'elle avait en son expérience musicale.

Le *Crépuscule des Dieux* fut également un triomphe pour Mme Litvinne, dont la magistrale interprétation appartient au grand art, et où elle fut excellemment secondée dans sa tâche par des partenaires de mérite, tels que Mlle Foreau et M. Declery. *Sapho*, la *Belle au Bois Dormant* et le *Roi Arthus*, telles sont les trois pièces saillantes de l'école française, que montèrent MM. Kufferath et Guidé au cours de cet hiver.

Sapho, la superbe interprétation du roman d'Alphonse Daudet, par le plus fin, le plus subtil et le plus délicatement amoureux des musiciens contemporains : Massenet, qui créa quelques types immortels, comme *Manon*, qui suffiraient à eux seuls à auréoler de gloire l'artiste compositeur. Mme Bréjean-Silver fut l'âme de ces représentations, elle leur communiqua la flamme de son art génial, s'élevant à l'expression la plus pure et la plus parfaite d'un rôle qui demandait toutes les ressources de la musicienne la plus exercée et de la comédienne la plus experte.

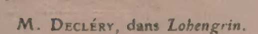
C'est elle encore qui mit en pleine lumière le charme ingénu, la grâce rêveuse et la finesse musicale de la *Belle au Bois Dormant*, de M. Silver, ravissante féerie lyrique, que Mlle Ereyams et Mlle Maubourg firent également valoir par le soin qu'elles mirent à rendre cette musique vive et pimpante.





Le *Roi Arthus* d'Ernest Chausson, dont M. Vincent d'Indy a suivi la mise en scène avec tant de dévouement et d'abnégation, a été la pièce maîtresse de la saison théâtrale, du moins pour les amateurs de musique puissante, originale, pour ceux qui aiment la jeune école en ce qu'elle a de fécond, de neuf et de particulièrement expressif. L'interprétation fut à la hauteur de l'œuvre dont les richesses symphoniques demandaient à être mises en un relief particulier. Mme Paquot-Dassy a donné au rôle de Guinèvre l'interprétation magistrale qui lui convenait, aussi bien par son côté sculptural que dans les modalités artistiques qu'il exigeait. M. Albers n'a pas rempli avec moins de conscience et d'autorité la tâche difficile qui lui échut. L'approbation sympathique que rencontra cette œuvre, est l'indice que le goût du public s'épure et s'élève, que son

Clichés Klary.



M. Decléry, dans *Lohengrin*.

Mlle Gerville-Réache, dans *Samson et Dalila*.



Cl. Klary.



Mlle Maubourg.

éducation artistique est plus complète qu'on ne se l'imagine d'ordinaire et que les directeurs intelligents peuvent oser mettre en scène des créations nouvelles, à la condition que le souffle de l'art les anime et que les artistes leur donnent ce concours absolu et sans limites, sans lequel rien de beau, ni de grand, ne peut être assuré du triomphe théâtral.

Samson et Dalila ont vu aussi la rampe, et le rôle de Dalila fut tenu par Mme Gerville-Réache, avec un style, une autorité et une intelligence de la scène qui donnaient à sa voix souple et forte, merveilleusement adaptée aux plus subtiles nuances, l'allure mouvementée qui rend ce rôle si vivant et si complexe tout ensemble.

La *Tosca* de Puccini fut un chef-d'œuvre de mise en scène et d'interprétation. Mme Paquot-Dassy y avait sa place marquée. Elle a prêté au rôle de la Tosca la puissance de ses belles attitudes et le modelé merveilleux de sa voix chaude et bien timbrée. M. Albers ne lui a pas été inférieur ; on s'est plu à voir dans son rôle la valeur d'une réelle création.

Mais, si les œuvres nouvelles ont rehaussé d'un éclat exceptionnel notre première scène lyrique, au cours de la saison théâtrale qui vient de finir, les directeurs du Théâtre de la Monnaie n'ont eu garde d'oublier les pièces du répertoire ancien, qui retiennent encore la faveur du public, de celui qui est sincèrement éclectique. L'*Orphée* de Glück, *Carmen*, *Mignon*, la *Flûte enchantée* de Mozart, bien montés et bien interprétés, ont permis de se rendre compte des transformations subies par l'art musical à notre époque et du caractère des formes nouvelles vers lequel il prend son essor. Mme Lafargue a été particulièrement remarquée dans le rôle de Carmen, d'autant plus difficile qu'il avait laissé d'excellents souvenirs de ses interprétations antérieures.

Ni ces créations, ni ces merveilleuses interprétations n'eussent été possibles cependant sans l'aide que les artistes ont trouvé dans l'orchestre et sans le scrupule que mit ce dernier, sous la direction de M. Dupuis, à donner aux œuvres leurs couleurs les plus justes, leurs nuances les plus fines, en même temps que leurs effets les plus énergiques. C'est que M. Dupuis est un grand artiste lui-même ; et l'orchestre de la Monnaie, que le regretté M. Dupont avait discipliné et avait travaillé au point de lui donner l'unité d'un seul instrument, ne pouvait trouver un chef plus habile, plus expérimenté, plus complètement rompu aux difficultés inhérentes à cette tâche.

Le bilan théâtral a été en résumé fort brillant. Il marquera dans nos annales. Il est intéressant à mettre en relief, surtout si on le compare aux résultats des précédentes directions. MM. Kufferath et Guidé en ont tout l'honneur et ils partagent, avec les artistes auxquels ils ont fait appel, le mérite de ces belles tentatives. Aussi n'est-il point douteux que la nouvelle année théâtrale, qui s'annonce sous les plus heureux auspices, ne leur donne l'occasion de cueillir de nouveaux lauriers et de créer, appuyés par un public intelligent et sympathique, des œuvres originales, qui trouveront, qu'elles viennent de France ou d'Allemagne, sur la terre hospitalière de Belgique, l'accueil auquel le talent a droit et les honneurs qui sont l'apanage du génie.

Fernand de PRESSEUX.



Willy, père heureux de quatre Claudines (et je ne compte pas Polaire !), présente au public sa nouvelle fille, *Minne*. Certes, l'écolière de Montigny, la femme de Renaud, l'amie de Rézi, la conseillère d'Annie, ne saurait prétendre au prix Monthyon. N'importe : après dix minutes de tête à tête avec Minne, c'est Claudine qui demeurerait estomaquée.

Minne ! Qui, Minne ? C'est, Helleu nous la montre, une longue fillette de quinze ans tout juste, blonde comme l'ale, « les cheveux lisses sous le ruban blanc, nette et fluette autant qu'une poupée, et parfumée de verveine-citronnelle. » Dans ce vase transparent se débat follement une âme farouche et prisonnière : l'âme de Minne. Elle se crée, pour elle seule, tout un monde fantastique et redoutable dans lequel elle vit intensément, jusqu'à l'hallucination. Or, un jour d'audace, elle réalise sa terrifiante chimère !

Apache rêvé, et Apache poursuivi dans la nuit par Minne, pour sa joliesse équivoque de souple rôdeur à la démarche balancée, coquetterie impubère qui s'exerce aussi sur Antoine, bon petit potache, cousin timide que l'amour exaspéré jette à quelles brutalités soudaines ! — elle a, cette aventure, l'invraisemblance charmante et terrible d'un rêve. — *Minne*, c'est le livre que chacun veut avoir lu : ouvré avec la délicatesse d'un poème en prose, passionnant comme un roman-feuilleton.

X. — M. B.

La Librairie académique Perrin met en vente dans ses magasins, 35, quai des Grands-Augustins, ainsi que chez tous les libraires, un ouvrage de haute portée artistique : l'*Art de demain*, par H. Provensal, qui provoque dans les centres artistiques, ainsi que chez les amateurs d'art, une profonde impression.

Dans ce livre l'auteur, artiste doublé d'un penseur, après une étude complète et documentée de l'évolution des arts depuis l'origine jusqu'à nos jours, établit les bases d'une « Théorie nouvelle » qui tend à rallier les écoles hésitantes et à grouper en un faisceau les bonnes volontés éparses, troublées aujourd'hui par les révélations quotidiennes de la science. — Un volume de 320 pages. Prix : 3 fr. 50.

Même Librairie : Les *Procédés des Primitifs* ; les *Origines de la Peinture à l'huile*. Etude historique de M. Ch. Dalbon, qui a consacré toute sa vie à étudier directement les procédés techniques des peintres anciens. Personne, autre que M. Dalbon, n'était mieux fait pour tenter la solution définitive du problème que l'auteur du savant *Traité technique et raisonné de la Restauration des Tableaux*. — Un volume in-16. Prix : 3 fr. 50.

Le *Visage émerveillé*, le nouveau livre que la Comtesse Mathieu de Noailles publie chez les éditeurs Calmann-Lévy, est un roman tout à fait original. Œuvre d'un romancier qui est aussi un poète, c'est l'histoire très poétique et très ardente d'une femme que la religion ne peut protéger contre l'amour.

Au moment des fêtes du centenaire de George Sand, les éditeurs Calmann-Lévy font paraître un volume inédit de l'illustre écrivain : *Souvenirs et Idées*. Il contient, entre autres sujets très curieux, les impressions de George Sand sur le Coup d'Etat, la Guerre, le Siège et les événements politiques auxquels elle assista.

Le Gérant : Charles RICHARD

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

CARTES D'ABONNEMENT D'EXCURSIONS EN BRETAGNE

Abonnements individuels

Il est délivré jusqu'au 31 Octobre, des cartes d'abonnement spéciales permettant de partir d'une gare conque (grandes lignes) du réseau de l'Ouest pour une gare au choix des lignes désignées ci-dessous, arrêtant sur le parcours ; de circuler ensuite à son gré pendant un mois non seulement sur ces lignes, aussi sur tous leurs embranchements qui conduisent à la mer et, enfin, une fois l'excursion terminée evenir au point de départ avec les mêmes facilités d'arrêt qu'à l'aller.

Carte I. — Sur la côte nord de Bretagne : 1re classe, 100 fr. ; 2e classe, 75 fr.. Parcours : gares a ligne de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et des embranchements de cette ligne luisant à la mer.

Carte II. — Sur la côte sud de Bretagne : 1re classe, 100 fr. ; 2e classe, 75 fr. Parcours : gares a ligne du Croisic et de Guérande à Châteaulin et des embranchements de cette ligne conduisant à la mer.

Carte III — Sur les côtes nord et sud de Bretagne : 1re classe, 130 fr. ; 2e classe, 95 fr. Parcours : s des lignes de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et de Brest au Croisic et à Guée et des lignes d'embranchement conduisant à la mer.

Carte IV. — Sur les côtes nord et sud de Bretagne et lignes intérieures situées à l'ouest de celle de t-Malo à Redon : 1re classe, 150 fr. ; 2e classe, 110 fr. Parcours : gares des lignes de Granville à t (par Folligny, Dol et Lamballe), de Brest au Croisic et à Guérande et des lignes d'embranchement la mer, ainsi que celles des lignes de Dol à Redon, de Messac à Ploërmel, de Lamballe à Rennes, de an à Questembert, de Saint-Brieuc à Auray, de Loudéac à Carhaix, de Morlaix et de Guingamp à porden.

ABONNEMENTS DE FAMILLE

Toute personne qui souscrit en même temps que l'abonnement qui lui est propre, un ou plusieurs es abonnements de même nature en faveur des membres de sa famille ou domestiques, habitant avec bénéficie pour ces cartes supplémentaires de réductions variant entre 10 et 50 o/o suivant le nombre artes délivrées.

Pour plus de renseignements consulter le Livret-Guide illustré du réseau de l'Ouest, vendu 0 fr. 30, les bibliothèques des gares de la Compagnie.

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

Viâ CALAIS ou BOULOGNE

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide.

Services Officiels de la Poste (Viâ Calais)

La gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands Express péens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la ie, la Chine le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

VICES RAPIDES entre Paris, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège

5 express dans chaque sens entre	Paris et Bruxelles	Trajet en	4 h. 30
3 — — — —	Paris et Amsterdam	—	9 h.
5 — — — —	Paris et Cologne	—	8 h.
4 — — — —	Paris et Francfort	—	12 h.
4 — — — —	Paris et Berlin	—	18 h.
	par le Nord-Express	—	16 h.
	par le Nord-Express, bi-hebdomadaire	—	51 h.
2 express dans chaque sens entre	Paris et Saint-Pétersbourg	—	46 h.
1 express dans chaque sens entre	Paris et Moscou	—	62 h.
2 — — — —	Paris et Copenhague	—	28 h.
2 — — — —	Paris et Stockholm	—	43 h.
2 — — — —	Paris et Christiania	—	53 h.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VILLES D'EAUX DESSERVIES PAR LE RÉSEAU P.-L.-M.

1° Billets d'Aller et Retour collectifs (de famille)

La Compagnie délivre, du 15 Mai au 15 Septembre, dans toutes les gares de son réseau sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kilomètres, aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e classes, pour les stations thermales suivantes : Aix-en-Provence, Aix-les-Bains ; (Aix-les-Bains, Marlioz), Baume-les-Dames (Guillon), Besançon, Bourbon-Lancy, Carpentras (Montbrun), Cette (Balaruc), Chambéry (Challes), Charbonnières-les-Bains, Clermont-Ferrand (Royat), Coudes-Saint-Nectaire, Digne, Die (Le Martouret, Sallières-les-Bains), Divonne-les-Bains, Euzet-les-Bains, Evian-les-Bains (Amphion), Genève (Champel), Grenoble (Uriage), Groisy-le-Plot-la-Caille, La Bastide-Saint-Laurent-les-Bains, Le Fayet-Saint-Gervais, Le Luc et Le Cannet (Pioule), Lépin-Lac-d'Aiguebelette (La Bauche), Lons-le-Saunier, Manosque (Greoulx), Menthon (Lac d'Annecy), Montélimar (Boudonneau), Montpellier (Palavas), Montrond (Montrond Geyser), Moulins (Bourbon-l'Archambault), Moutiers-Salins (Salins-Brides), Pontcharra-sur-Bréda (Allevard), Pougues-les-Eaux, Rémilly (Saint-Honoré-les-Bains), Riom (Châtelguyon, Châteauneuf), Roanne (Saint-Alban), Sail-sous-Couzan, Saint-Georges-de-Commiers (La Motte-les-Bains), Saint-Julien-de-Cassagnas (Les Fumades), Saint-Martin-Sail-les-Bains, Salins (Jura), Sautenay, Sarrians-Montmirail, Sauve (Fonsange-les-Bains), Thonon-les-Bains, Vals-les-Bains-la-Begude, Vaudenesse-Saint-Honoré-les-Bains, Vichy (Vichy-Cusset), Villefort (Bagnols).

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires (pour les deux premières personnes) le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes. — Validité : 33 jours, faculté de prolongation. — Arrêts facultatifs.

2° Billets d'Aller et Retour individuels

La Compagnie délivre, du 15 Mai au 30 Septembre, dans toutes les gares de son réseau, des billets d'aller et retour de 1re, 2e et 3e classes comportant une réduction de 25 % en 1re classe, et de 20 % en 2e et 3e classes, pour les stations thermales dénommées ci-dessus.

Validité : 10 jours (non compris les jours de départ et d'arrivée). Faculté de prolongation.

Arrêts facultatifs.

Faire la demande de billets 4 jours à l'avance à la gare de départ.

NOTA — Il peut être délivré à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet collectif de stations thermales et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire sera admis à voyager isolément (sans arrêt), à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre la gare de départ et le lieu de destination mentionné sur le billet collectif.

Billets directs simples de PARIS à ROYAT et à VICHY

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre de Paris à Royat est la voie « Nevers-Clermont-Ferrand ».

de PARIS à { Royat, 1re classe, 47 fr. 70. — 2e classe, 32 fr. 20. — 3e classe, 21 fr.
Vichy, 1re classe, 40 fr. 90. — 2e classe, 27 fr. 60. — 3e classe, 18 fr. }

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Relations rapides entre Paris et les Stations thermales du Centre

En sus des deux trains express qui desservent pendant toute l'année les stations thermales de **Néris**, du **Mont-Dore** et de **La Bourboule**, la Compagnie d'Orléans vient de mettre en marche, pour toute la durée de l'été, deux nouveaux trains express spécialement destinés aux relations entre **Paris** et ces stations thermales.

Voici l'horaire de ces quatre trains :

ALLER	Du 8 au 30 Juin inclus.	Du 1er Juillet au 20 Sept inclus.	Du 8 au 30 Juin inclus.	Du 1er Juillet au 20 Sept. inclus.
PARIS-QUAI D'ORSAY, départ	8 h 38 m.	8 h. 56 m.	8 h. 9 s.	8 h. 16 s.
CHAMBLET-NÉRIS, arrivée	2 h. 52 s.	2 h. 34 s.	3 h. 39 m.	3 h. 54 m.
LA BOURBOULE, arrivée	6 h. 17 s.	5 h. 36 s.	6 h. 55 m.	6 h. 38 m.
LE MONT-DORE, arrivée	6 h. 35 s.	5 h. 54 s.	7 h. 18 m.	7 h. 2 m.
RETOUR	**Du 8 au 30 Juin inclus.**	**Du 1er Juillet au 20 Sept inclus.**	**Du 8 au 30 Juin inclus.**	**Du 1er Juillet au 20 Sept. inclus.**
LE MONT-DORE, départ	11 h. 40 m.	1 h. 1 s.	8 h. 5 s.	8 h. 15 s.
LA BOURBOULE, départ	midi 6.	1 h. 19 s.	8 h. 22 s.	8 h. 32 s.
CHAMBLET-NÉRIS, départ	3 h. 36 s.	4 h 13 s.	10 h. 31 s.	10 h. 16 s.
PARIS-QUAI D'ORSAY, arrivee	10 h. 1 s	9 h 56 s	6 h 27 m.	6 h. 12 m.

Un wagon-restaurant est attele aux deux express de jour.

DEMANDEZ PARTOUT
le **NOUVEAU** Papier Citrate **JOUGLA** à 70c LA POCHETTE
C'est le Meilleur

BOUTEILLES ET BOUCHONS
Établissement fondé en 1795
EDARD — ÉDARD ET MELIN
Ch. BARREZ, Successeur
26, 28, Rue du Dragon, PARIS — 37, Crutched Friars, LONDRES
Seul dépot des Verreries de Vauxrot (Aisne), de Lourches (Nord) et d'Arques (P.-de-C.). — Capsules métalliques de la Maison Meynieu et Cie, Bordeaux. Seul agent à Paris. — *Téléphone* 702-39. Adresse télég. : TRADOB.

Exposition de 1900 : Grand Prix



SAVON ROYAL DE THRIDACE
SAVON VELOUTINE
Recommandés par les médecins pr Hygiène de la Peau et Beauté du Teint

REVUE ALSACIENNE ILLUSTRÉE

PUBLICATION DE LUXE, TRIMESTRIELLE
Format in-4°. — Sixième Année.

Cette Revue forme chaque année, un volume de 250 pages, contenant environ 200 illustrations dans le texte et 16 à 20 planches hors-texte (eaux-fortes, bois, lithographies, etc.).

Elle étudie la vie et les œuvres des Alsaciens illustres, l'histoire, l'ethnographie, la topographie, les monuments du pays, l'art populaire ancien et le mouvement artistique contemporain, en un mot : tout ce qui contribue à faire mieux connaitre et aimer l'Alsace.

Chaque fascicule, en outre, comprend une *Chronique d'Alsace-Lorraine*. Des notices biographiques et nécrologiques y fixent le souvenir des personnages marquants ; les principales publications intéressant la province y sont analysées ; enfin, une rubrique spéciale illustrée de nombreuses gravures, enregistre les *faits et documents* utiles à retenir : littérature, beaux-arts, archéologie, folklore, politique, droit, économie politique, agriculture, commerce et industrie, statistique, etc.

Abonnement pour une année :

Strasbourg, 15 francs ; Alsace-Lorraine, 17 francs ; France et Étranger, 19 francs.

A Strasbourg, aux bureaux de la Revue, 27, rue des Serruriers ; à Paris, à la Revue Théâtrale, *60, rue de La Rochefoucauld et chez tous les Libraires.*



Thiébaut Frères
FUMIÈRE & GAVIGNOT
SUCCESSEURS

Bronzes d'Art
Figures
Ameublement
Éclairage

GRANDS PRIX : Paris 1878-1889
Hors Concours, Membre du Jury : Paris 1900
32, Avenue de l'Opéra

LE SAVON VERT DE L'AMIRAL à l'Extrait de FIEL Bté s.g.d.g. FAIT **MAIGRIR**
LA PARTIE DU CORPS SAVONNÉE
Sans altérer ni la santé ni l'épiderme, la bte 2 pains 10f (fco France c. mdat).
Brochure sur demande. SAVONNERIE de l'AMIRAL 35, r. Le Peletier, Paris



Photographie
Cautin & Berger
Attitrée des Gens du Monde et des Artistes

Poses extrêmement soignées
Poses de théâtre

— AGRANDISSEMENTS
Reproduction de Scènes
Procédés tout à fait spéciaux

HOTEL PRIVÉ
62, Rue Caumartin, 62

Médaille d'Or à l'Exposition de 1900

LISÉRIS DERNIÈRE CRÉATION
Le Parfum préféré des Élégantes

EAU de TOILETTE
Kananga-Osaka
d'une délicieuse fraîcheur, tonifie la peau et lui conserve l'incomparable éclat de la jeunesse.
Parfumerie V. RIGAUD, 1, faub. St-Honoré (r. Royale), Paris



MARQUE DÉPOSÉE EN 1904
SÈVE CAPILLAIRE
FORTIFIE LA CHEVELURE et lui donne un éclat incomparable. — *Maintient l'ondulation.*
SOUVERAINE contre la **CALVITIE**
Favorise la repousse par son action énergique sur les bulbes capillaires.
Prix du Flacon : 6 fr. — 11 fr. le Demi-Litre. — 20 fr. le Litre.
L. CHOMEAU, Spécialiste, 4, Boulᵈ Voltaire, PARIS.
EN VENTE : Salons de Coiffure et envoi franco contre mandat.



Marque déposée

Les clichés photographiques des scènes d'intérieur ont été obtenus par les **Appareils** et la **Poudre Éclair IDÉAL.**

Pour tous renseignements, s'adresser à M. d'OSMOND, *39, Rue Notre-Dame-de-Lorette, PARIS.*

LOUIS BLOT
TAILLEUR
Téléphone 309-89
30, Faubourg Montmartre
RAYON SPÉCIAL DE LOCATION D'HABITS

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DU FIGARO
26, Rue Drouot, 26, Paris
LA COLLECTION RELIÉE DE LA 1re SÉRIE de la Revue Théâtrale
Prix : 18 francs

"CONSULTEZ VOTRE DOCTEUR"

LE VIN VOGUET

Combat énergiquement le mal de mer, le soulage avec efficacité.

Il fortifie les CORDES VOCALES, rend la voix souple et claire.

Son usage, même prolongé, ne provoque ni trouble gastro-intestinal, ni constipation.

Ces médicaments sont exempts de tout alcool.

Exiger l'ÉTIQUETTE avec deux moines

Province. — Ajouter 85 centimes pour colis postal de 1, 3, 6 bouteilles.

44, Bouldᵈ Haussmann, PARIS



PLUSIEURS MÉDAILLES D'OR, DIPLÔME D'HONNEUR
VIN VOGUET
AU VIEUX MUSCAT
DU CELÈBRE CLOS DE L'ARCHEVECHÉ
"CARTHAGE"
QUINO- -PHOSPHATÉ
GLYCERO PHOSPHATE DE CHAUX — QUINQUINA
GLYCERO PHOSPHATE DE SOUDE — KOLA-COCA
Epuisement, Neurasthenie, Anemie, Chlorose, Dyspepsies, Fièvres paludéennes, Maladies chroniques, Diabète, Convalescence de la Grippe et des Maladies Febriles, Allaitement &a &a
MODE D'EMPLOI, 2 ou 3 Verres à MADÈRE par Jour
PRIX de la BOUTEILLE 5 FRANCS
DANS TOUTES LES PHARMACIES
Dépôt Général : 44, boulevard Haussmann, en face l'Opéra
PAUL DEFRANCE & Cie Pharmaciens, Avenue Victor-Hugo — PARIS FRANCE.



PASTILLE VOGUET
Quino-Phosphatée
Est l'extrait du VIN VOGUET
Tonique, Fortifiante
La Boîte : 2 fr. 90 — Les 6 Boîtes : 16 fr. 50

PASTILLE VOGUET ANTIDIABÉTIQUE
Sans sucre, sans féculents
La Boîte : 3 fr. 90 — Les 6 Boîtes : 22 fr. 50

Exiger l'ÉTIQUETTE avec deux moines

Dépôt du CARDINAL-QUINQUINA
44, Bouldᵈ Haussmann, PARIS

